ESSAI
SUR
L'EXPRESSION DE LA FACE
DANS
L'ÉTAT DE SANTÉ ET DE MALADIE,

PRÉSENTÉ

A l'École de Médecine de Paris, le
2 frimaire an 10,

PAR FRANÇOIS CABUCHET,

De Bourg, département de l'Ain.

Ut vultus imago est animæ, ita facies index quasi est et sermo quidam, non modo perturbationum animi, sed etiam internorum corporis affectuum.

FERNELIUS, lib. 2, cap. 2.

A PARIS,

Chez BROSSON, GABON et Cie, Libraires, place de l'École de Médecine.

AN X.

PROFESSEURS.

CITOYENS,

Chaussier, Duméril. *Anatomie et Physiologie.*
Fourcroy, Déyeux. *Chimie médicale et Pharmacie.*
Hallé, Desgenettes. *Physique médicale et Hygiène.*
Lassus, Percy. *Pathologie externe.*
Pinel, Bourdier. *Pathologie interne.*
Peyrilhe, Richard. *Histoire naturelle médicale.*
Sabatier, Lallement. *Médecine opératoire.*
Pelletan, Boyer. *Clinique externe.*
Corvisart, Leroux. *Clinique interne.*
Dubois, Petit-Radel. *Clinique de l'école dite de perfectionnement.*
Leroy, Baudelocque. *Accouchemens, Maladies des femmes, Education physique des enfans.*
Leclerc, Cabanis. *Médecine légale, Histoire de la Médecine.*
Thouret. *Doctrine d'Hippocrate, et Histoire des Cas rares.*
Sue. *Bibliographie médicale.*
Thillaye. *Démonstration des Drogues usuelles et des Instrumens de Médecine opératoire.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON MEILLEUR AMI,

MON PÈRE,

ET

A XAV. BICHAT,

Médecin du Grand Hospice d'Humanité de Paris, Professeur d'Anatomie et de Physiologie,

Comme un hommage de l'amitié et de la reconnoissance.

FRANÇOIS CABUCHET.

DE L'EXPRESSION

DE LA FACE

DANS L'ÉTAT DE SANTÉ

ET DE MALADIE.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Peu de parties, dans l'étude de l'extérieur de l'homme, méritent plus que la face de fixer l'attention des physiologistes et des médecins. Renfermant les principaux organes des sens, pourvue de muscles nombreux et d'un système vasculaire très-dévelopé, elle éprouve une foule de changemens et de modifications qui correspondent avec une grande partie des phénomènes de la santé et des maladies. Les révolutions des âges, les diverses constitutions, les grandes différences qui distinguent les peuples, ont chacune à la face des traits qui les caractérisent. Les différentes passions s'y peignent sous des formes aussi variées que les nuances qui les distinguent. Elles ont leur principale expression à la face, qui a méritée d'être appelée le miroir de l'ame, parce que, prenant involontairement l'empreinte des diverses affections qu'elle éprouve, elle nous instruit des mouvemens qui l'agitent, et souvent en trahit le secret. C'est au trouble de la face d'*Anthiochus*, bien plus qu'à l'agitation de son pouls, lorsque *Stratonice* paroissoit devant

lui, qu'*Erasistrate* reconnut son amour pour cette princesse. L'état de l'ame est, suivant *Zimmerman*, un des signes les plus importans dans les maladies. La gaîté et l'espérance qui brillent sur la physionomie d'un malade, sont d'un présage favorable, tandis que le médecin augure mal de celui dont les traits sont affaissés par la tristesse et la terreur.

La face n'est pas moins expressive dans les maladies : une partie du corps souffre-t-elle, elle nous en instruit et exprime la douleur. Elle éprouve dans un grand nombre d'affections des changemens très-remarquables : qui ne connoît la face du phthisique, celle du frénétique, la chute des traits du visage dans les fièvres adynamiques, l'état de stupeur des fièvres ataxiques, etc.? Si, suivant l'ingénieuse idée du professeur *Pinel*, on comparoit le portrait fidèle d'un malade tracé dans le cours de l'une de ces maladies, avec celui qui le représenteroit dans la convalescence, on observeroit entr'eux une sensible différence. Cette comparaison pourroit être fort utile aux progrès de la physiognomonie médicale. Depuis *Hippocrate*, on connoît l'utilité de l'observation de la face dans les maladies; et le tableau frappant qu'il nous a tracé des signes qui annoncent une mort prochaine, nous sert encore de modèle.

Hippocrate, et ceux qui l'ont suivi, tels que *Prosper Alpin* (1), *Stahl* (2), *Fiénus* (3), *Leroy* (4), etc.,

---

(1) Prosper Alpin, *de præsagiendâ vitâ et morte.*
(2) Stahl, *de facie morborum indice.* Halle, 1700.
(3) Thomas Fiénus, *de semeiotice.*
(4) Leroy, *du pronostic dans les maladies aiguës.*

se sont occupés de rechercher les signes que peuvent présenter les différentes parties de la face dans les maladies, pour en prévoir l'heureuse ou funeste issue. Ils ont approfondi cet objet, et il seroit difficile de présenter maintenant quelques signes qu'ils n'eussent observés. Ce n'est pas sous ce rapport que j'ai considéré la face; j'ai essayé d'en tracer le tableau dans la santé et les maladies, et de l'étayer des connoissances dont la physiologie s'est enrichie de nos jours. Comme cette science doit au cit. *Bichat* beaucoup de faits nouveaux, et d'expériences curieuses et utiles, j'ai souvent puisé dans ses ouvrages.

Je dois examiner d'abord la structure de la face, et son expression dans l'état de santé: ce terme de comparaison est nécessaire pour juger avec plus d'exactitude des altérations que les maladies lui font éprouver.

PREMIERE PARTIE.

Exposé anatomique de la face.

Forme, dimensions.

La face sous le rapport physionomique se borne à la surface antérieure des parties que les anatomistes désignent sous ce nom, et comprend de plus cette portion du crâne qui forme le front : l'implantation des cheveux en marque les limites dans ses parties supérieures et latérales ; le bord inférieur et l'angle de la mâchoire la bornent inférieurement. Elle présente dans son contour une forme à peu près ovalaire, qui varie beaucoup suivant l'âge, les différens peuples et même chaque individu.

La ligne qui mesure sa hauteur, quoique toujours la plus longue, varie dans ses proportions avec celles qui déterminent son étendue transversale, qui plus marquée entre les deux os de la pommette, l'est un peu moins dans son tiers supérieur, et diminue insensiblement dans ses deux tiers inférieurs. Le peu de saillie que forment les os zygomatiques dans les enfans, et leur rapprochement du nez par le peu de développement des sinus maxillaires, rétrécit leur face dans cette partie ; sa plus grande largeur se rencontre à la partie moyenne des joues, qu'une grande quantité de graisse rend alors plus saillantes. Certains peuples au contraire, tels que les Tartares Calmouths, les Hottentots, se distinguent par l'éminence plus sensible de leurs pommettes, ce qui donne plus de largeur à leur face.

Ces dimensions présentent de bien plus grandes différences dans la face des animaux, qui s'allonge et se rétrécit à mesure que les espèces s'éloignent plus de l'homme. Le museau court du singe se rapproche de la face humaine, tandis qu'on n'en retrouve plus la forme dans le mufle allongé des ruminans. Cette largeur plus grande de la face de l'homme, la rend bien plus favorable à l'expression des passions. C'est dans l'étendue transversale de la face que s'exécutent les mouvemens qui les expriment. Toutes les affections de l'ame, que l'on peut rapporter à deux modes de sensations, le plaisir et la douleur, ont deux modes généraux d'expression qui y correspondent, le resserrement de la face et son épanouissement. Comme la direction de ces mouvemens est parallèle à la largeur de la face, celle-ci doit influer sur leur étendue et les rendre moins sensibles à mesure qu'elle diminue. Sous ce rapport, l'étroitesse de la face des animaux doit la rendre peu favorable à l'expression des passions, dont le tableau trop rétréci ne présente chez eux que des traits foibles et mal dessinés.

La face n'a pas une direction perpendiculaire ; elle est sensiblement inclinée en devent, mais à des degrés qui varient dans les différens peuples et même dans chaque individu. L'angle qui mesure ces inclinaisons a depuis *Camper* fixé l'attention de la plupart des anatomistes. Il est formé par deux lignes, dont l'une est censée passer par le bord des incisives supérieures et par le point le plus saillant du front : on l'a appelée ligne faciale. L'autre est celle de la base du crâne ; elle coupe longitudinalement en deux un plan passant par les trous auditifs externes et par le bord inférieur de

l'ouverture antérieure des narines. L'ouverture de cet angle varie dans l'homme de soixante-dix à quatre-vingts degrés. Ces variations sont un des traits qui en caractérisent les principales races. On observe que cet angle est assez constamment de quatre-vingts degrés dans l'Européen, de soixante-quinze dans les Mongols, et de soixante-dix dans les Nègres, avec des différences de quelques degrés, relatives à l'âge et aux individus. Par exemple dans les enfans le peu d'étendue et de saillie que présentent les mâchoires par l'absence des dents et des sinus, qui ne sont pas encore développés, raccourcit leur face ; ce qui, joint au développement proportionnel plus grand du crâne, élève la ligne faciale et donne beaucoup d'ouverture à son angle, qui est alors de quatre-vingt-dix degrés. Dans le vieillard au contraire les mâchoires après la chute des dents se rapprochent, le menton s'élève, fait saillie en avant, et la ligne faciale s'incline vers le soixante-quinzième degré.

L'ouverture de l'angle facial et l'étendue du crâne ont entr'eux un rapport assez constant. A mesure que la ligne faciale approche de la perpendiculaire, le front s'élève et proémine, la capacité du crâne et le volume du cerveau augmentent. Au contraire lorsque l'angle facial devient plus aigu, la face s'allonge et le crâne diminue. Les sens du goût et de l'odorat sont ceux qui occupent le plus de place dans la face des animaux, parce qu'ils sont liés chez eux à deux des besoins les plus pressans, et qui les maîtrisent avec le plus de violence, la faim et l'amour. C'est à la perfection et au développement de ces sens que sont dus l'étendue et l'allongement de la face. Ainsi

il existe un rapport inverse entre la face et le crâne. Il est très-important à considérer, car il paroît que la grandeur et la convexité du crâne indiquent la sensibilité, comme le prolongement et la grosseur du museau indiquent la brutalité.

On observe dans les diverses races d'hommes, dit le cit. *Cuvier* dans son mémoire sur les orangs-outangs, la même série de rapports dans les diverses espèces d'animaux, entre la saillie du crâne et le degré d'intelligence ou de cette sensibilité exquise, de cette mobilité dans les organes, qui fait peut-être la principale base des différences qui existent d'homme à homme. Nous ne voyons pas du moins qu'aucun des peuples à front déprimé, à mâchoires proéminentes, aient jamais fourni des sujets égaux au général des Européens.

Le professeur *Pinel* a observé une disproportion remarquable entre la face et le crâne, dans les idiots: ils ont cette cavité manifestement rétrécie et souvent irrégulière, et leur face a relativement plus d'étendue (1).

L'importance de cette proportion du crâne à la face est bien sensible dans les singes. Aussi le cit. *Cuvier* s'est-il servi fort utilement, pour leur classification, des divers degrés d'ouverture de l'angle facial. L'intelligence et la douceur de ces animaux semblent suivre les inclinaisons de la ligne faciale, et diminuer et s'affoiblir à mesure que celles-ci aug-

---

(1) On peut lire dans le beau *Traité de la manie* du cit. Pinel, les recherches qu'il a faites sur le crâne des aliénés.

mentent. Ainsi les orangs à tête ronde et voûtée, à face courte et plate, placés les premiers dans cet ordre, nous étonnent par leur gravité, leur adresse, leur intelligence; tandis que les mandrills qui se terminent aussi laids que dégoûtans, sont tous d'une férocité incorrigible. Ils semblent présenter des images vivantes de la plus révoltante brutalité, des vices les plus infâmes.

On est habitué d'attribuer de la stupidité aux animaux qui ont le museau très-allongé, telles que la grue, la bécace, tandis qu'on suppose plus d'intelligence à ceux dont le crâne se relève et fait plus de saillie, tel que l'éléphant, quoique cette forme dépende de la grande épaisseur du diploé des os du front dans cet animal. Il en est de même de la chouette qui avoit été consacrée à Minerve, et qui étoit devenue le symbole de la sagesse.

Les artistes grecs avoient senti sans doute les rapports de la ligne faciale, qui se trouve toujours plus ou moins rapprochée de la perpendiculaire dans leurs figures, ce qui leur donne cette beauté, cette noblesse qui les caractérisent. Ils l'ont même inclinée au-delà de l'angle droit, en portant jusqu'à cent degrés l'ouverture de cet angle, pour représenter des êtres d'une nature supérieure, et répandre plus de grandeur et de majesté sur les images de leurs divinités. Les artistes romains n'ont pas dépassé le quatre-vingt-quinzième degré; au-delà de cent la tête devient difforme. Ainsi les différentes inclinaisons de la face humaine paroissent fixées entre certaines limites. Les variations que la nature lui fait éprouver, ne s'étendent que du soixante-dixième au quatre-vingtième

degré; au-delà sa forme s'assujettit aux règles de l'art; au-dessous elle se rapproche de celle du singe. Elle peut s'élever jusqu'au centième degré pour atteindre la beauté de l'antique; mais elle ne sauroit outrepasser cette proportion sans devenir monstrueuse.

Quelque utile que soit la comparaison de l'angle facial, on ne doit point compter sur une mesure rigoureuse. Elle ne sauroit être constante et précise, parce que les lignes qui la forment peuvent éprouver de grandes variations. Un développement extraordinaire des sinus frontaux, une épaisseur plus considérable de l'os qui les forme, peuvent donner plus de saillie à cette portion du crâne sur laquelle passe la ligne faciale, et tendre à la rendre perpendiculaire sans changer les proportions de la face et sans que la cavité du crâne augmente. Ces variétés, bien plus sensibles encore dans les animaux, ont déterminé le cit. *Cuvier* à chercher un rapport plus exact, en comparant la surface de la face et du crâne dans une coupe longitudinale et verticale de la tête. Il a trouvé que dans l'Européen l'aire de la coupe du crâne est à peu près quadruple de celle de la face, en n'y comprenant point la mâchoire inférieure, et que dans le Nègre le crâne restant le même, l'aire de la coupe de la face augmente d'environ un cinquième; elle n'augmente que d'un dixième dans le Calmouth. Le professeur *Hallé* divise la ligne faciale en deux, à la racine du nez et au niveau des orbites : l'une est la ligne frontale, l'autre la maxillaire supérieure. Ces deux lignes forment entr'elles différentes inclinaisons qu'il seroit utile d'apprécier.

Systèmes de la face.

Le système osseux de la face se compose de divers os qui par leurs éminences, leurs saillies, leurs enfoncemens et leurs cavités, déterminent sa forme constante, dont les variétés marquent les grandes différences relatives aux divers âges, aux différentes races. C'est elle qui indique la mesure des facultés de l'homme, tandis que le jeu des parties mobiles de la face indique l'emploi qu'il en fait. L'os frontal qui occupe la partie supérieure de la face, par ses inclinaisons, sa forme, ses différentes courbures, la saillie plus ou moins grande de ses arcs sourciliers, contribue beaucoup à l'expression habituelle de la physionomie. Il reçoit dans sa partie moyenne les os nasaux qui forment la partie supérieure du nez. Sur ses parties latérales il forme la voûte des orbites, dont les os lacrymaux et ethmoïde en dedans, zygomatiques en dehors, palatins et maxillaires en bas, complètent la cavité. Les parois nasales des deux orbites sont parallèles entre elles. L'interne fait avec l'externe un angle de quarante-cinq degrés, et les axes des deux orbites font ensemble un angle semblable. Le professeur *Hallé* a observé que la direction des orbites et la position de l'œil varioient dans les différentes races d'hommes. Dans la face européenne l'œil se présente sur une ligne parfaitement horizontale et parallèle à la ligne palatine. Son petit angle s'éloigne de la ligne horizontale en s'élevant ; dans la face calmouthe, l'œil perd son parallélisme, dans le nègre il paroît détourné en arrière. Les os sumaxillaires composent la partie

moyenne de la face : l'ouverture des narines les sépare supérieurement; réunis à leur partie inférieure, ils se terminent par le bord alvéolaire qui reçoit les dents. La mâchoire inférieure complète la bouche et termine la face.

Des muscles nombreux revêtent le système osseux de la face, et constituent la physionomie mobile; ils sont avec le peaucier, les seuls muscles cutanés dans l'homme: eux seuls impriment à la peau du visage ces plis, ces rides passagères et si variées, qui expriment souvent avec tant de force et de vérité les différentes affections de l'ame. C'est à l'adhérence des muscles à la peau du visage, qu'est due son expression. Dans leurs contractions, ils la tirent et la plissent perpendiculairement à leur direction, et les différentes formes qu'ils lui font prendre, nous instruisent de leurs mouvemens, que nous n'eussions point aperçus, si comme les muscles des membres ils n'adhéroient point à la peau, et étoient couverts d'une aponévrose. La physionomie de l'homme est presque entièrement concentrée dans sa figure, qui nous retrace toutes les passions et leurs diverses nuances; tandis que les mouvemens et les attitudes du corps et des membres n'en expriment que quelques degrés. Tout le corps peut être immobile et nous offrir l'image d'une tranquillité apparente, tandis que la face nous décèle le trouble et l'état pénible de l'ame. Les gestes ne deviennent pour nous le langage du sentiment, qu'autant qu'ils s'accompagnent de l'expression de la figure; et, n'est-ce pas elle qu'on interroge lorsque les membres sont agités de divers

mouvemens, pour reconnoître la cause qui les détermine, le but qui les dirige.

Tous les animaux, et les singes eux-mêmes, diffèrent beaucoup de l'homme sous le rapport du système musculaire de la face (1). Leurs muscles faciaux moins nombreux, peu distincts, mal disposés sur une face étroite, ne sauroient exécuter tous les mouvemens variés qui expriment les passions. Mais ils ont un panicule charnu qui imprime à la peau de tout leur corps les mouvemens qui ne se remarquent que sur celle de la face de l'homme. Aussi l'expression des passions est-elle chez eux bien plus générale ; elle paroît disséminée sur toute leur surface : le lion en colère dresse sa crinière, toute la peau du cheval

---

(1) Les muscles de la face des quadrupèdes sont très-éloignés de ceux de l'homme. Un large peaucier recouvre toute la joue du singe phytéque; les muscles qui relèvent les angles des lèvres et le releveur commun de la lèvre supérieure et de l'aile du nez, sont représentés par des paquets charnus très-épais et à peine distincts l'un de l'autre. En opposant leur masse à la légèreté de ces faisceaux dans l'homme, on s'apercevra que les uns ne peuvent produire que des mouvemens grossiers, des secousses, des convulsions ou des grimaces, tandis que les autres répondent en quelque sorte, par la finesse de leur tissu, à la mobilité de la pensée : ainsi ces muscles varient-ils dans chaque individu parmi les hommes, au lieu que dans les singes et les quadrupèdes en général, la constance de leur figure est d'accord avec l'uniformité des sentimens qu'ils ont à transmettre. (Vicq-d'Azyr, *Encyclop. méth. Dict. d'anat. comp.*)

frémit de crainte ou de plaisir ; c'est par les mouvement de sa queue que le chien flatte et exprime son contentement ; le hérisson et le porc-épic dressent leurs poils durs et piquans lorsque la crainte les agite. Ces mouvemens sont aussi très-sensibles dans les oiseaux, dont la face plus allongée, plus rétrécie et dépourvue de ce système mobile qui est le siége de la physionomie, est presque sans expression. Le paon qui étale avec complaisance les richesses de sa queue, est devenu l'emblème de l'orgueil : la colère ou la jalousie qui excitent au combat deux coqs rivaux, se marquent surtout dans le hérissement de leurs plumes. De sorte que l'on pourroit, en regardant par derrière un grand nombre d'animaux, reconnoître si les passions les agitent ; tandis que le voile qui couvriroit la face de l'homme, déroberoit à nos yeux le tableau de son ame.

Le tissu cellulaire, rare sur le front, aux paupières, au-dessous des tégumens du nez et des lèvres, se rencontre assez abondamment aux joues, où il est toujours plus ou moins pénétré de graisse dont la quantité varie selon l'âge et la constitution. Son accumulation constitue l'embonpoint ; elle soulève la peau des joues, en arrondit les contours, efface les saillies que forment les os et les muscles, ces cavités, ces rides qui caractérisent la maigreur. Plus abondante dans les enfans et les femmes, elle donne à leur figure cette douceur et ces graces qui les distinguent. Elle est en moindre proportion dans la face de l'homme, qui se fait remarquer par l'expression d'une mâle énergie. Son excès émousse les traits de la physionomie, affoiblit ou empêche les mouvemens qui l'animent, et

ne lui laisse que l'expression de l'indolence ou d'une impassible tranquillité.

Des vaisseaux nombreux arrosent toutes les parties de la face. Les uns appartiennent à la circulation générale, les autres à la circulation capillaire. Ceux-ci sont bien plus importans à considérer sous le rapport de la physionomie. Le système capillaire de la face est remarquable par la facilité que le sang éprouve à le pénétrer; c'est ce que prouve la coloration naturelle des joues, et la noirceur qu'elles prennent si facilement dans les injections, surtout dans les enfans. On ne voit point les autres parties du corps présenter des couleurs aussi vives, ou se laisser pénétrer de même par le sang ou les fluides colorés. Une foule de causes agissent sur le système capillaire facial, sans porter leur impression sur celui des autres parties. Toutes celles qui augmentent l'action du cœur, tels que la course, la chaleur, un accès de fièvre, déterminent la rougeur de la face. Elle se colore ou pâlit subitement dans les passions, sans que la peau du reste du corps éprouve aucune variation dans sa teinte ou sa blancheur naturelle. Dans plusieurs maladies, telles que les asphyxies, les apoplexies, les affections organiques du cœur, la face après la mort est violette et tuméfiée; et l'on ne voit point les autres parties être ainsi injectées. Cette grande susceptibilité du système capillaire facial à admettre le sang, tient sans doute à la facilité que celui-ci éprouve à parcourir une route qui lui est naturellement frayée, puisque la couleur des joues y suppose la présence du sang qui ne fait qu'y augmenter en quantité; tandis que lorsqu'une autre partie de la surface cutanée rougit,

le sang n'y existe pas, il est forcé d'y aborder. La libre communication dont les injections prouvent l'existence entre les vaisseaux du chorion et les vaisseaux soucutanés, paroît aussi y contribuer, ainsi que la vive sensibilité dont ce système est doué; car le même irritant y appelle le sang, qu'il ne fait point affluer ailleurs.

Ce système est le siége de ces brillantes couleurs qui parent et animent la figure dans la jeunesse; il donne au tableau des passions ces teintes si vives et si animées qui les caractérisent : chacune reçoit de lui le ton et les nuances qui les distinguent et en marquent les divers degrés. La face des animaux est sous ce rapport bien inférieure à celle de l'homme. Couverte de poils et ne présentant qu'une teinte invariable, elle ne peut peindre les passions qui ne s'expriment que par les couleurs qu'elles impriment aux différentes parties de la figure. Ce coloris si variable de la face, qui ajoute tant à l'expression de la physionomie, en est aussi le trait le plus fidèle, celui qui retrace avec le plus de vérité les passions qui l'animent. Il échappe à la dissimulation, et ne se retrouve point dans ces passions feintes dont l'art ou l'hypocrisie ont composé les mouvemens. C'est que les muscles de la face, soumis à la volonté, peuvent lui faire prendre toutes les formes qu'elle commande à leurs contractions, tandis que la coloration du visage, ainsi que tous les phénomènes dépendans de la circulation, est soustraite à son empire. Aussi l'acteur peut-il exprimer par les rides de son front, les plis de ses sourcils et de ses joues, tous les mouvemens de la colère; tandis que c'est le rouge de l'actrice qui joue la modeste pudeur,

et que c'est en essuyant ce rouge qu'elle rend la pâleur de l'effroi et du saisissement.

Plusieurs paires de nerfs se rendent à la face, et communiquent à ses différentes parties le sentiment et le mouvement. Elles viennent toutes du cerveau : aussi le système musculaire facial est-il entièrement soumis à l'influence cérébrale, et n'y remarque-t-on point les phénomènes de la contractilité organique sensible.

Les nerfs de la face ne sauroient expliquer toutes les liaisons sympathiques qui l'unissent à un grand nombre d'organes. En ne considérant les sympathies que comme des aberrations des forces vitales, et les distinguant avec le cit. *Bichat* sous le rapport de celles de ces forces qu'elles mettent en jeu, on peut ranger dans les sympathies de sensibilité animale de la face, la douleur gravative qui a son siége au-dessus des orbites dans les fièvres gastriques ; celle plus circonscrite qui accompagne les affections hystériques ; la douleur d'une dent cariée qui se communique souvent à toute la partie correspondante de la face, etc. Dans les sympathies de contractilité animale, le ris sardonique excité par l'empoisonnement avec le *ranuncula palustris*, ou l'inflammation du diaphragme ; celui que détermine quelquefois le travail de la dentition dans les enfans ; le trismus produit par une blessure, des vers dans les intestins, l'impression de l'air froid sur les nouveaux nés dans les climats chauds, etc., et surtout ces mouvemens variés qui expriment les passions. Tous les phénomènes qu'elles présentent, prouvent qu'elles ont leur siége dans les organes épigastriques, que ceux-ci sont le terme où elles aboutissent,

le centre d'où elles partent, et que le cerveau ainsi que tous les organes extérieurs, n'en sont jamais que secondairement affectés. Ainsi la colère porte son influence sur la circulation dont elle augmente la rapidité et l'énergie; plus excité par le sang qui y aborde alors en plus grande quantité, le cerveau réagit sur les muscles, et détermine les mouvemens violens qui caractérisent cette passion. Un effet contraire s'observe dans la crainte; mais dans toutes une cause semblable se remarque. Aussi tous les mouvemens qui les expriment, déterminés par une impulsion étrangère au cerveau, sont-ils involontaires. La rougeur des pommettes dans la péripneumonie, celle des yeux dans la frénésie, les efflorescences qui surviennent au visage par la présence de certains alimens dans l'estomac, la subite coloration de la face dans la honte, la pudeur, etc., sont des sympathies de contractilité organique insensible, ou de tonicité.

La peau de la face se distingue par sa structure mince et délicate, et surtout très-fine sur les paupières et sur les lèvres. Les vaisseaux qui en forment le corps réticulaire, si remarquables par la facilité avec laquelle le sang les pénètre, contiennent encore un fluide particulier, dont la couleur se laisse apercevoir à travers les lames transparentes de l'épiderme, et détermine celle de la peau. L'action solaire paroît avoir une influence manifeste sur sa coloration dont les degrés varient depuis le blanc particulier à la race européenne, jusqu'au noir foncé qui distingue l'habitant de l'Ethiopie, en passant par les nuances du basané, du cuivré, de l'olivâtre. Ainsi on observe un rapport assez constant entre la couleur des divers peu-

ples, et la température des contrées qu'ils habitent. Mais on doit, avec le professeur *Hallé*, distinguer les couleurs qui appartiennent aux races et qui sont héréditaires, de celles qui ne sont que l'effet immédiat de l'action solaire. Ainsi *Kolbe* a vu la couleur olivâtre se développer au bout de quelques jours dans les nouveaux nés Hottentots, comme le fait dans le Nègre la teinte noire qui le colore. Ces couleurs se transmettent avec la naissance indépendamment du climat; tandis que celles qui sont l'effet de son influence, disparoissent lorsqu'elle cesse de s'exercer. Les femmes barbaresques perdent dans les harems le teint brun et basané particulier aux habitans de ce climat, et sont fort blanches. Et l'Européen, bruni par son séjour dans des contrées méridionales, recouvre au bout de quelque temps dans sa patrie sa blancheur naturelle. Le corps réticulaire de la peau est encore le siége de toutes les éruptions.

Les différens plis de la peau du visage dépendent, les uns des muscles subjacens qui, intimement adhérens à son derme, le rident lorsqu'ils se contractent. Ces rides sont toujours perpendiculaires à la direction des muscles. Telles sont celles du front produites par l'épicrânien; celles en forme de rayons que l'orbiculaire grave autour des paupières; celles qu'offrent les joues lorsque les muscles zygomatiques, canins, etc. se contractent; celles dont l'orbiculaire des lèvres environne la bouche, lorsqu'il les fronce en rétrécissant son ouverture, etc. La peau ne pouvant se contracter comme les muscles, et forcée cependant d'occuper moins de place lorsqu'ils se raccourcissent, se plisse. Ce sont ces rides qui servent à l'expression des pas-

sions. Celles de la vieillesse dépendent de la disparition de la graisse soucutanée. La peau qu'elle soutenoit, trop large alors pour les parties qu'elle recouvre, et ne pouvant plus revenir sur elle-même parce qu'elle a perdu sa contractilité de tissu, forme différens plis. Dans les jeunes gens lorsque l'amaigrissement survient tout à coup, la peau revient sur elle-même, et aucune ride ne se forme.

Les cheveux déterminent par leur implantation la largeur ou le rétrécissement du front, et contribuent ainsi un peu à l'expression de la physionomie. Leur forme et leur couleur sont un des caractères des races humaines et des tempéramens.

Les sourcils formés d'un assemblage de poils courts, obliquement plantés sur l'arcade qui borde en haut l'orbite, garantissent l'œil de l'impression d'une trop vive lumière. Ils varient dans leur épaisseur et dans l'arc qu'ils forment, et jouissent de deux mouvemens très-marqués : dans l'un ils s'abaissent, se froncent et se rapprochent, couvrent l'œil et expriment les passions tristes et sombres; dans l'autre ils s'élèvent, s'écartent, permettent à l'œil de s'ouvrir grandement, et contribuent à l'expression des passions gaies.

La barbe occupe les côtés de la face, l'une et l'autre lèvres, et la partie supérieure du cou; elle laisse à découvert les joues et les environs de l'œil. Comme c'est précisément sur ces parties que se peignent les passions, l'expression nous en eût eté cachée si les poils les eussent couvertes.

L'assemblage de ces différentes parties compose la face humaine, dont les étonnantes variétés distinguent un nombre immense d'individus qu'une même orga-

nisation rassemble. Ces nuances sont trop légères pour être appréciées; mais des différences plus générales, plus sensibles, plus importantes à considérer, sont celles qu'elle présente dans les modifications que l'âge, les tempéramens, l'habitude, le climat, etc., font éprouver à l'homme.

De la Beauté.

La beauté est un attribut général, qui appartient à tout le corps et que nos habitudes semblent restreindre à la face, parce que les autres parties, presque toujours voilées à nos regards, fixent moins notre attention. Mais comme toutes concourent par leur rapport exact et leurs justes proportions à former ce parfait ensemble qui constitue la beauté, toutes la partagent. Les chefs-d'œuvres de l'art, qui nous offrent les modèles du beau, ne se font pas remarquer seulement par quelques-unes de leurs parties, mais par leur admirable assemblage; ce n'est pas la figure de l'Apollon Pythien, de la Vénus pudique, du Mercure antique, de l'Antinoüs, etc., que l'on admire, mais toutes les parties de ces belles statues, leur juste rapport, leur parfaite harmonie.

Les formes de l'homme se dessinent encore, et se laissent apercevoir sous les vêtemens étroits qu'il porte dans nos climats: aussi juge-t-on de sa beauté par celle de son corps, tandis que c'est par la beauté de leur figure que l'on juge de celle des femmes, dont les formes se dérobent et se cachent sous leurs amples vêtemens.

Il y a dans la face une beauté absolue, c'est celle qui résulte de la régularité de ses formes. Une coupe

trop allongée ou trop arrondie de la face, une bouche de travers, un trop grand nez, etc., ne formèrent jamais un beau visage; tandis que l'harmonie, l'exacte proportion de toutes les parties qui le composent, sont toujours belles, et que plus il est régulier, plus il est parfait.

La face a outre cela une beauté relative, dépendante de l'habitude et de la variété du goût; elle n'est assujettie à aucune règle : c'est celle sur laquelle si souvent on diffère. Ainsi nous attachons beaucoup de prix à de grands yeux et à une petite bouche. (Il faut remarquer que la grandeur ou la petitesse des yeux dépend moins de leur volume, qui varie peu dans les différens individus, que de l'ouverture et de l'étendue plus ou moins grande des paupières). Les Afriquains préfèrent un nez épaté et de grosses lèvres; de petits yeux et un visage arrondi sont en honneur à la Chine; en Perse, de gros sourcils qui se touchent; aux îles Marianes, des cheveux blancs et des dents noires; chez certains peuples de l'Amérique, l'aplatissement du front et l'élargissement du visage, etc., sont regardés comme des beautés. L'habitude nous familiarise avec les objets que nous voyons journellement : bientôt ils cessent de paroître difformes, et ils finissent par plaire.

Et quodque fuit vitium desinit esse morâ. OVIDE.

Les Grecs donnoient à leurs dieux les belles formes que présentoit le corps de l'homme dans leur climat, tandis que le Chinois représente sa divinité avec le large visage et le gros ventre d'un mandarin, parce

qu'il ne connoît rien de plus beau. Les yeux louches plaisoient à *Descartes*, parce que la première femme qu'il avoit aimée louchoit. (1)

Il existe une différence très-sensible entre la beauté de la face et son expression : la première dépend de la forme des parties, elle se compose de leur ensemble ; toutes contribuent à la produire et y sont nécessaires. L'expression est le résultat de leur action : aussi réside-t-elle dans les parties les plus mobiles de la face, tels que les yeux, les sourcils, les muscles des lèvres. Le nez, les parties latérales de la face, le menton, la partie supérieure du front, contribuent peu à l'expression du visage, tandis qu'ils sont essentiels à sa beauté : ils ne pourroient être mutilés sans l'enlaidir, et cependant la face n'en seroit pas moins expressive, elle peindroit encore les passions avec la même vivacité. Combien de belles figures sans expression ne nous font éprouver que le sentiment d'une froide admiration, tandis qu'un visage laid nous plaît, lorsque l'esprit et la vivacité brillent dans ses regards et sur sa physionomie, ou qu'il nous offre l'image de la bonté, de la franchise, de l'honnêteté. Si la figure des enfans plaît généralement, c'est en partie parce que l'œil, qui contribue tant à l'expression de la physionomie, est très-développé à cet âge.

---

(1) *Camper* a bien fait sentir l'influence de l'habitude sur le jugement que l'on porte de la beauté, dans sa *Dissertation sur le beau physique*.

État de la face dans les différens âges.

Les différens systèmes de la face, par les changemens qu'ils subissent dans leur développement, et les rapports variés qui s'établissent entr'eux, sont le siége de l'expression particulière qu'elle prend dans chaque âge. A la naissance, on observe une disproportion sensible entre la face et le crâne. La région frontale plus développée offre une proéminence sensible sur le bas de la face; ce qui tient au développement précoce du coronal qui fait partie de la face et du crâne, dont l'étendue est considérable à cet âge. La capacité de l'orbite est proportionnellement très-grande, parce que l'œil qu'il renferme est à cette époque l'organe des sens le plus développé. Les yeux sont aussi plus rapprochés. La partie moyenne de la face a peu d'étendue; les os maxillaires supérieurs, presque entièrement solides, offrant à peine la trace de leurs sinus, ont leurs bords alvéolaires confondus pour ainsi dire avec le bord des orbites. L'absence des dents donne aux mâchoires moins de profondeur: elles sont moins hautes et plus rapprochées. Ainsi tout tend à raccourcir la face de l'enfant.

Nulle ride, presque aucun pli ne se remarquent sur la face de l'enfant, à sa naissance; la foiblesse, le peu d'action des muscles faciaux en donnent la raison; d'ailleurs la graisse abondante, qui soulève alors les tégumens des joues, y empêche toute espèce de replis. La peau de la face semble être quelque temps en moindre activité dans les premiers mois qui suivent la naissance; elle n'offre point encore

cette vive coloration qu'elle présentera bientôt sur les joues, et qui ne commence qu'à l'époque où le développement des sinus, la pousse des dents, appellent sur ces parties plus d'activité pour le travail nutritif.

La face de l'enfant ne nous présente que des formes arrondies, des traits peu saillans et foiblement exprimés; exempt de ces passions violentes qui font le tourment de l'homme dans les âges suivans, il n'en porte point l'empreinte sur sa physionomie. Le rire et les pleurs sont les seuls mouvemens qui l'agitent; ils expriment le bien-être ou le malaise auxquels se rapportent toutes les affections de son ame. Mais les pleurs chez lui sont bien plus fréquens que le rire : on diroit qu'à cet âge toutes les passions n'ont qu'un mode uniforme d'expression, et que ce mode est le larmoiement. L'enfant souffre-t-il, il pleure; est-il jaloux, a-t-il peur, il pleure encore; est-il furieux, il pleure de n'être pas le plus fort. Cette expression est celle de la foiblesse; elle est celle de la femme que tant de phénomènes rapprochent de l'enfant. Aussi les rides que les pleurs nécessitent, se gravent-elles plutôt d'une manière permanente : peut-être aussi que le clignotement habituel et le peu de graisse qui se rencontre dans cet endroit y contribuent. Comme le rire est plus rare, et que beaucoup de graisse gonfle les joues, les rides que ce mouvement détermine sont plus tardives.

La face a déjà pris à l'adolescence le caractère qu'elle doit conserver dans l'âge suivant. Les sinus frontaux, en se développant, ont fait disparoître la concavité que présentoit le nez à son origine : ils ont

rendu l'arcade sourcilière plus saillante. L'œil plus enfoncé dans l'orbite est abrité par un sourcil plus enfoncé et plus épais; il est plus écarté de celui du côte opposé ; la face s'est élargie et a pris plus d'étendue par le développement des sinus et des dents; les mâchoires se sont allongées pour loger les dernières dents molaires, de sorte qu'elles font plus de saillie en avant, ainsi que le menton, tandis que le front moins étendu se penche en arrière et incline dans ce sens la ligne faciale.

A cette époque où se développent dans chaque sexe les attributs qui le distinguent et en marquent la destination, la face prend aussi un caractère particulier : celle de l'homme se couvre alors dans sa partie inférieure de poils, dont l'abondance plus ou moins grande et les diverses teintes sont assez en rapport avec le développement plus ou moins énergique des facultés qui le caractérisent. Une barbe noire et touffue n'appartient en général qu'aux hommes forts et vigoureux; elle est l'attribut exclusif de ce sexe, et se rapproche, sous ce rapport, de ces marques distinctives qui sont particulières aux mâles dans certaines espèces d'animaux : tels sont la crinière du lion, les bois du cerf, les cornes du belier, etc., dont la beauté et le développement indiquent en général la force et la vigueur des animaux, dont elles font l'ornement.

Des traits mieux prononcés, des yeux plus vifs et plus brillans, une expression plus forte, plus animée, sont encore les différences que présente alors la face de l'homme. Les passions qui commencent

à lui faire sentir leur empire doivent se peindre sur sa physionomie avec toute la vivacité et l'énergie que peuvent leur communiquer une sensibilité vive et facile à exciter, et une imagination ardente; mais aussi promptes à se succéder, qu'elles sont faciles à se développer, elles ne sauroient y laisser des traces profondes et des empreintes durables. D'ailleurs les passions tendres et affectueuses, qui naissent avec cet âge, sont alors et les plus dominantes et les plus fréquemment exprimées; et comme elles dilatent et épanouissent la face, celle-ci ne doit présenter que des rides légères et peu sensibles.

La face de la femme éprouve, à cette époque, des changemens moins marqués; elle conserve plus, dans la molle rondeur de ses formes, le caractère et les graces de l'enfance. Cependant ses yeux brillent alors d'un éclat plus vif; ses regards plus expressifs sont aussi plus timides et plus réservés, et la pudeur colore par intervalles ses joues d'une teinte plus vive.

Jusqu'à la vieillesse le progrès des ans n'est marqué que par des nuances peu sensibles. La fraîcheur et les couleurs brillantes qui paroient la face de l'homme dans sa jeunesse, disparoissent par degrés; le tissu cellulaire de la face s'affaisse; la peau adhère plus intimement aux parties qu'elle recouvre, et en laisse saillir fortement les inégalités; moins soutenue et ne pouvant revenir sur elle-même, elle se plisse. L'habitude des passions soucieuses, inquiètes ou tristes, resserre et contracte la face, ride le front, rapproche les sourcils, et grave à l'entour des yeux et sur les joues des sillons plus ou moins marqués.

Des changemens plus considérables encore, parce qu'ils tiennent à la structure solide de la face, caractérisent la vieillesse. Par la chute des dents, les mâchoires diminuent de hauteur, leurs alvéoles s'effacent, les gencives s'aplatissent, le rebord alvéolaire se déjette en arrière, elles se rapprochent par la contraction des muscles qui élèvent l'inférieure, de sorte que celle-ci se trouve portée en avant et dépasse la supérieure : ce qui avance aussi le menton et le rapproche du nez qui n'étant plus soutenu par la saillie dentaire supérieure, se courbe vers la bouche et semble s'allonger. La cavité de la bouche diminue tellement, qu'à peine peut-elle contenir la langue (1). Comme par la chute des dents l'espace intermaxillaire diminue, les lèvres se trouvant proportionnellement plus larges se repoussent, et les joues se plissent profondément : celles-ci restent pendantes, si auparavant elles étoient distendues par beaucoup de graisse. A mesure que la mâchoire inférieure s'élève, les angles de la bouche son tirés en bas, et les muscles de la peau du cou se tendent et deviennent fort visibles.

Dans les deux extrêmes de la vie, l'enfance et la vieillesse, l'étendue des parties molles de la face excède celle des parties dures. L'absence ou la chute des dents diminue l'espace intermaxillaire, rapproche

---

(1) Camper, *Dissertation sur la différence des traits du visage, etc.* Il a déterminé avec beaucoup de soin les changemens que la face, et surtout son système osseux, éprouvent dans les différens âges.

les mâchoires et raccourcit le diamètre longitudinal de la face : les parties molles ont alors plus de longueur que les os qu'elles recouvrent. Cette disproportion est moins sensible dans les enfans, parce que la grande quantité de graisse qui se rencontre dans leur tissu cellulaire soucutané, et surtout la boule graisseuse qui remplit leurs joues, en soulèvent et distendent la peau ; leurs lèvres cependant conservent une longueur remarquable. Dans la vieillesse que l'amaigrissement accompagne, les parties molles, trop longues pour l'espace qu'elles doivent remplir, se relâchent ; la peau des joues se plisse et présente ces rides si profondes que l'on observe sur la face à cet âge.

État de la face dans les tempéramens.

Les tempéramens dont les distinctions ont été tracées avec beaucoup de soins et d'exactitude par le professeur *Hallé*, ont à la face une partie des signes extérieurs qui les caractérisent : ainsi dans le tempérament lymphatique, qui se distingue par la prédominance de ce système, la face est large et arrondie ; la saillie des muscles et des parties solides disparoît sous la couche épaisse du tissu cellulaire qui les recouvre ; le teint est pâle, la peau douce et molle ; les contours du front et du nez sont arrondis et émoussés ; le nez petit, les narines étroites, le menton court et rentrant, la bouche béante, les lèvres molles et rabattues, la chevelure longue, douce et blonde ; les yeux bleux, grands et arrondis ; les paupières abattues ; le sourcil élevé, doucement

arqué, formé de poils peu nombreux et foiblement colorés ; la barbe rare et d'une teinte peu foncée (1) : des impressions foibles, des déterminations lentes, du penchant au repos, à l'indolence, ne laissent à la physionomie que peu de mobilité et d'expression. Mais ce tempérament, qui appartient surtout aux femmes et aux enfans, peut s'associer aussi à une grande susceptibilité nerveuse et à une extrême mobilité.

Avec autant de rondeur et de graces, plus de fermeté dans les contours, des couleurs plus vives et plus animées, plus de feu dans le regard, le sourcil plus fourni, plus prononcé, les cheveux et les poils de la barbe plus nombreux et plus colorés, caractérisent le tempérament sanguin des anciens, que le cit. *Hallé* fait consister dans une juste proportion des systèmes sanguin et lymphatique, et dont l'Apollon Pythien et l'Antinoüs nous offrent des modèles. Des impressions vives et passagères se peignent et se succèdent rapidement sur la physionomie, qui offre habituellement l'expression de la confiance ou d'une douce bienveillance.

Dans le tempérament bilieux, tous les traits du visage sont courbés et très-aiguisés. La peau dure et sèche, d'un brun jaunâtre, s'applique immédiatement sur les muscles, dont elle laisse voir les inégalités, et elle est soulevée par des veines grosses et

(1) Ces caractères ne peuvent être pris que d'une manière générale.

Helvétius, dans son *Microscopium physionomiæ medicum*, a tracé les caractères de la face dans ses tempéramens.

fort apparentes. Les cheveux et la barbe sont rudes et noirs, le sourcil épais, l'œil à fleur de tête, avec la paupière supérieure retirée, ou s'il est enfoncé, les contours en sont fortement courbés et vigoureusement prononcés. L'expression d'une activité inquiète, d'une disposition à la colère, à l'emportement, se peint dans les regards et dans tous les traits.

Un visage où se remarque peu d'embonpoint, un front court, compact et même noué, des sinus frontaux bien marqués, qui n'avancent pas trop, et qui sont ou entièrement unis ou fortement incisés; des sourcils touffus et serrés, placés horizontalement et qui se joignent de près; un regard assuré, un nez large et ferme, d'amples narines, des contours droits et angulaires; le poil de la tête et celui de la barbe courts, frisés et épais; de petites dents un peu larges et bien rangées; des lèvres grosses et dont celle de dessous déborde plus qu'elle ne recule; un large menton qui avance, la voix basse, la tête petite, la nuque épaisse, le cou gros et court, sont, suivant *Lavater*, l'indice d'une constitution athlétique, dont les traits sont si bien rendus dans la belle statue de l'Hercule Farnèse.

Une face maigre, contractée, ridée, d'un pâle livide, ou d'une teinte obscure; un front large, creusé de rides profondes entre les sourcils, le regard sombre, l'œil enfoncé, des paupières abattues et plissées, l'arc sourcilier saillant, les sourcils abaissés et rapprochés, le nez aigu et saillant, ainsi que le menton; les lèvres rapprochées, l'inférieure débordant la supérieure; la peau sèche et aride, les poils des cheveux et de la barbe noirs, rudes et lisses; le cou long,

maigre, avec des muscles et des vaisseaux fort apparens, font reconnoître le mélancolique, dont la physionomie porte l'empreinte de la tristesse, de la réflexion, de la méfiance, de la réserve.

Le tableau de *Raphaël*, où Jésus-Christ confirme à St.-Pierre le pouvoir des clefs en présence des apôtres, offre les traits de chaque tempérament parfaitement exprimés.

De la face des différentes races d'hommes.

Les différences que présentent les traits du visage, forment les principaux caractères qui distinguent les races humaines. Beaucoup d'auteurs ont cherché à les déterminer. *Linné* a divisé les races humaines en quatre variétés qui correspondent aux quatre grandes divisions du globle. *Gmlin* donne une autre division qui n'est guères plus exacte. Elle est fondée sur les variétés de la coloration de la peau. *Hunter* en a fixé sept variétés, établies sur autant de nuances de couleurs. *Meiners* n'admet que deux races, celle des beaux hommes, et celle des hommes moins beaux. *Metzger* n'en détermine aussi que deux variétés prises de l'opposition des couleurs. *Buffon* en a formé six variétés, en comparant entr'eux les différens traits de la face. Enfin *Camper* a porté dans cette distinction beaucoup plus d'exactitude, en recherchant les différences que présentent les parties solides de la face dans chaque race. Depuis, *Blumenbach* (1) a ajouté à ces recherches; et je me servirai des carac-

---

(1) Blumenbach, *de generis humani varietate nativâ.*

tères qu'il assigne à chaque variété de l'espèce humaine.

Ce savant n'admet qu'une seule espèce d'hommes, qu'il divise en cinq variétés ou races. Il nomme la première de ces variétés race caucasienne, à laquelle il assigne pour caractères d'avoir le teint blanc, les joues colorées, les cheveux châtains clair, la tête arrondie, le visage ovale et droit, les traits médiocrement saillans, le front peu élevé, le nez mince et légèrement arqué, la bouche petite, les dents incisives en haut et en bas posées presque perpendiculairement, les lèvres, particulièrement l'inférieure, peu épaissies, et le menton plein et arrondi. Les Européens, à l'exception des Lapons et des Finois, les habitans de l'Asie compris entre le fleuve Oby, la mer Caspienne et le Gange, ainsi que les Africains septentrionaux, appartiennent à cette race que M. *Blumenbach* regarde comme la plus parfaite.

La race mongole vient ensuite; elle se compose des Asiatiques qui ne sont point dans la race caucasienne; il faut en excepter les Malais de l'extrémité de la péninsule au-delà du Gange; des peuples de la partie glaciale de l'Europe, des Esquimaux, des Groenlandais. La couleur de cette race d'hommes est jaunâtre, leurs cheveux sont noirs, roides, droits et un peu épais; leur tête est presque carrée, leur visage est large, aplati, comprimé; leurs sourcils sont très-écartés l'un de l'autre, et l'espace qui les sépare est aplati; leur nez est petit et court, leurs joues sont arrondies et saillantes, leurs yeux sont petits et enfoncés, leur menton se termine en pointe.

Des caractères bien tranchés séparent de toutes

les autres races la race éthiopienne formée de tous les peuples d'Afrique, non ceux qui vivent au nord de cette partie du monde. L'on y remarque la couleur noire, des cheveux noirs et crépus, une tête étroite et comprimée sur les côtés, un front arqué, des joues proéminentes, des yeux saillans, un nez épais et comme confondu avec la mâchoire supérieure, des lèvres, celle de dessus en particulier, très-épaisses, un menton écrasé, enfin des jambes courbées en dehors dans une grande partie des individus.

La quatrième race est l'américaine, qui se compose de toutes les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui sont comprises dans la race mongole. Elle a pour signes distinctifs le teint de couleur cuivreuse, les cheveux noirs, droits et peu fournis, le front court et néanmoins proéminent, le visage large, mais non aplati ni comprimé, les joues saillantes et les traits fort exprimés.

La race malaise est la dernière: M. *Blumenbach* l'a appelée ainsi parce qu'elle se trouve dans l'île de Malaca; elle est encore répandue dans les îles Marianes, les Philippines, les Moluques, et dans toutes les îles de la Mer du Sud. La couleur des hommes de cette variété est brune, les cheveux sont noirs, soyeux, frisés et épais; la tête est médiocrement rétrécie, le front légèrement arqué, d'une grandeur médiocre et plus épais à son extrémité; la bouche est grande, la mâchoire supérieure est un peu saillante, et les traits de la figure, lorsqu'on les regarde de côté, sont assez saillans et distincts les uns des autres.

SECONDE PARTIE.

Expression de la face dans l'état de santé.

Les variétés de structure et d'organisation ne donnent à la face qu'une expression passive, constante et uniforme; mais lorsque le sentiment et le mouvement l'animent, que ses divers muscles obéissent à la volonté qui en règle les contractions, ou qu'ils sont irrégulièrement agités par ces impulsions aveugles qui si souvent maîtrisent l'homme, c'est alors qu'elle nous offre ce mobile tableau où chaque passion vient revêtir les formes et les contours qui la caractérisent, et qu'il nous dévoile les secrets de l'ame; ou que prenant une expression plus tranquille lorsque la volonté en dessine les traits, il nous peint la pensée.

Du geste volontaire de la face.

Les différens mouvemens de la face composent deux espèces de langage, dont l'un appartient aux passions, et l'autre à l'intelligence. Les mouvemens du premier sont irréguliers et involontaires comme les sensations qui les déterminent; tandis que ceux du second, destinés ainsi que le langage articulé à l'expression de la pensée, sont soumis à l'influence de la volonté qui les dirige; de sorte qu'il existe entre ces deux langages une sensible différence. L'un nous est commun avec les animaux, dont plusieurs laissent voir sur leur face les signes plus ou moins pro-

noncés des passions qui les agitent; tandis que l'autre n'appartient qu'à l'homme, qui seul doué de la faculté de penser, possède seul aussi un langage pour exprimer ses idées.

Cette expression de la face, que le cit. *Bichat* appelle son geste volontaire, est un langage muet qui remplit l'usage de la parole et souvent la remplace. Il fait une partie importante du langage des signes ou de la pantomime. Aussi le sourd et muet, privé de la faculté d'entendre les sons et de les articuler, le possède-t-il au plus haut degré. En effet, quelle mobilité, quelle expression n'observe-t-on pas dans sa face! elle contraste d'une manière frappante avec la face tranquille et si peu expressive de l'aveugle qui, parlant ses idées au lieu de les peindre, ne lit pas sur la physionomie de ses semblables les mouvemens qui les expriment, et ne sauroit les imiter; d'ailleurs il est privé de l'œil, qui possède seul un langage si intelligible et si éloquent, et qui ajoute tant à l'expression de la figure.

Combien ce langage n'est-il pas expressif, dans ces circonstances surtout où, entouré de témoins à qui l'on craindroit de laisser pénétrer sa pensée, on ne peut l'exprimer par la parole qui en trahiroit le secret! Un mouvement des yeux, des paupières, des sourcils ou des lèvres, fait passer dans l'ame de celui à qui ce langage s'adresse les douceurs de l'espérance ou d'un consentement désiré, ou la pénible idée du mécontentement ou d'un refus, lui indique l'objet qu'on désire, la personne qu'on redoute, et dont la présence gêne et force à se contraindre, l'ordre d'approcher ou la nécessité de fuir; fait expirer sur ses

lèvres un mot indiscret prêt à s'en échapper, etc. Quelle éloquence dans le regard, lorsqu'il exprime une noble fierté, une mâle assurance, une tendre compassion ou un juste mépris, etc.; lorsqu'il brille de l'étincelle du génie, ou que la chaleur du sentiment l'anime! Aussi est-ce avec beaucoup de vérité que *Buffon*, dans le superbe tableau qu'il fait des fonctions de l'œil, l'appelle le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Expression de la face dans les passions.

Les mouvemens de la face qui expriment les passions étant involontaires et toujours proportionnés à l'impression qui les produit, les retracent avec fidélité, et en peignent toutes les nuances. C'est ce qui rend le geste passionné, plus vrai et plus expressif que le geste volontaire. Il exprime toute la vivacité du sentiment qui le détermine, tandis que souvent celui-ci ne rend qu'imparfaitement l'idée qu'il doit transmettre. Chaque passion a sur la face un trait qui la caractérise, tandis qu'à peine quelques-unes de nos pensées y trouvent-elles un signe qui les exprime.

Lebrun, *Dandré Bardon*, *Watelet*, qui se sont occupés de l'expression des passions, ont cherché à les classer d'après l'analogie des causes qui les excitent ou des mouvemens qu'elles déterminent; mais comme je dois les considérer sous le rapport de leur expression à la face, il me paroît plus convenable de fonder leur division sur la différence des parties qui servent à les exprimer. Les passions ont dans les systèmes mus-

culaire et vasculaire de la face, un double moyen d'expression; et l'on peut les diviser, 1°. en celles qui affectent spécialement son système musculaire; 2°. en celles qui portent leur impression sur le système vasculaire; 3°. en celles qui ont leur expression dans ces deux systèmes.

Les passions qui appartiennent à cette première division, ne font éprouver à la physionomie que des altérations légères, et changent peu les traits qui la composent : telles sont l'attention, l'admiration, etc. Dans l'attention les sourcils se baissent et s'approchent du nez, la prunelle se tourne vers l'objet qui la cause, la bouche s'ouvre un peu dans sa partie supérieure, la tête est fixe et un peu baissée (1). Les muscles sourciliers et ceux qui dirigent et fixent l'œil, sont dans ce cas les seuls qui se contractent.

L'admiration élève le sourcil, l'œil s'ouvre un peu plus qu'à l'ordinaire, la prunelle, placée également entre les deux paupières, paroît fixée vers l'objet, la bouche s'entr'ouvre. Des mouvemens semblables caractérisent l'étonnement ; ils ne diffèrent de ceux de l'admiration qu'en ce qu'ils sont plus vifs et plus marqués. Dans ces deux passions le sourcil est élevé par la contraction du frontal, tandis que l'orbiculaire ouvre la paupière et que la tension égale des muscles de l'œil le fixe au centre de l'orbite. L'étonnement est bien peint sur le visage d'une femme présente à la mort de Saphire, peinte par le *Poussin*,

---

(1) J'ai suivi dans ces descriptions les caractères tracés par *Lebrun* dans ses *Conférences sur l'expression générale et particulière des passions.*

et sur celle qui se trouve dans le coin du tableau de la famille de Darius, de *Lebrun* (1).

Les sourcils avancés sur les yeux et pressés du côté du nez, ayant la partie extérieure plus élevée, la prunelle et la paupière supérieure abaissées, la bouche entr'ouverte et les angles écartés et tirés en bas, caractérisent la vénération.

Dans le ravissement les sourcils et la prunelle s'élèvent directement, la bouche s'entr'ouvre et ses deux côtés s'élèvent; la tête s'incline et se penche du côté gauche. On en trouve l'expression dans la Ste.-Cécile de *Raphaël* et dans celle de *Mignard*. L'élévation de toutes les parties du visage et surtout de l'œil, par la contraction de son muscle droit supérieur, se remarque dans cette passion. Un mouvement contraire s'observe dans la première.

L'attention vive au malheur d'autrui, qu'on nomme compassion, fait abaisser les sourcils vers le milieu du front, la prunelle est fixée du côté de l'objet, les narines, un peu élevées du côté du nez, font plisser les joues; la bouche s'ouvre, la lèvre supérieure s'élève et s'avance, toutes les parties du visage s'inclinent vers l'objet qui cause cette passion. Elle est bien exprimée dans le tableau de la mort de Saphire, du *Poussin*.

Toutes ces passions sont douces et tranquilles; elles s'expriment par les mouvemens de l'œil et du sourcil. Tous les autres muscles de la face sont dans

---

(1) Le cit. *Prudhon* a bien voulu m'indiquer les chefs-d'œuvres de la peinture où les passions se trouvent le mieux exprimées.

l'inaction et ne contribuent pas à leur expression ; quelques-uns même sont dans le relâchement : tels sont les élévateurs de la mâchoire, qui moins soutenue s'abaisse un peu et détermine les divers degrés d'ouverture de la bouche, que l'on remarque dans chacune de ces passions.

Dans le courage, la hardiesse, le sourcil est élevé, l'œil grandement ouvert, le regard assuré, les narines écartées, les lèvres et les dents rapprochées et serrées; la tête est dans une attitude ferme et élevée. Toutes les parties de la face, dans cette passion, sont dans une tension remarquable : elle s'observe surtout dans les muscles qui l'épanouissent; elle donne à tous les traits cette fermeté, cette fixité qu'ils présentent. Le visage d'Alexandre nous en offre l'image dans ses batailles peintes par *Lebrun*. On observe moins de fermeté dans l'orgueil, qui s'exprime surtout dans le regard par l'élévation de l'œil et dans le port élevé de la tête.

Dans le mépris, la dérision, la lèvre supérieure se relève d'un côté et laisse paroître les dents, tandis que de l'autre côté elle a un petit mouvement comme pour sourire ; le nez se fronce du même côté que la lèvre s'est élevée, et le coin de la bouche recule ; l'œil du même côté est presque fermé, tandis que de l'autre il est onvert à l'ordinaire : mais les deux prunelles sont abaissées, comme lorsqu'on regarde de haut en bas. On trouve cette passion exprimée par le soldat qui présente le roseau dans le Christ à la colonne de *Titien*.

L'amour, le désir, la pudeur, la crainte, etc. ont dans le système capillaire leur principale expression.

Lorsque l'amour est simple, les mouvemens qui l'expriment sont fort doux et simples eux-mêmes: le front est uni, les sourcils un peu élevés du côté où se trouve la prunelle; la tête inclinée, les yeux médiocrement ouverts; le blanc de l'œil fort vif et éclatant; la prunelle doucement tournée du côté de l'objet paroît un peu étincelante et élevée; les lèvres sont animées d'une couleur plus vive et plus vermeille; elles paroissent humides; la bouche est un peu entr'ouverte et les coins un peu élevés : c'est ainsi qu'il est peint dans le tableau de Renaud et d'Armide, du *Dominiquin*.

Les yeux dans le désir sont plus ouverts, ils ont plus de vivacité et d'éclat; la prunelle située au milieu de l'œil est pleine de feu; les narines s'élèvent et se serrent du côté du nez; la bouche est un peu entr'ouverte, et ses angles se retirent en arrière : la couleur est plus enflammée que dans l'amour.

L'espérance étant un mélange de crainte et d'assurance, se compose des mouvemens de ces deux passions. Le Saint-Jérôme du *Dominiquin* offre l'expression de l'espérance unie au désir.

Dans la timidité, la honte et la pudeur, les yeux sont baissés, les joues et le front se colorent d'un vif incarnat; et si les lèvres pâlissent, elles ne font que rendre le ton général plus vermeil; une attitude tremblante et mal assurée distingue la timidité. On trouve l'expression de la pudeur dans une jeune fille de la sainte famille de *Raphaël* et dans la Susanne de *Santerre*.

Toutes ces passions ont un caractère général d'expression, c'est l'abord du sang dans le système ca-

pillaire de la face, ce qui la colore de teintes plus ou moins vives. L'amour, le désir, l'espérance, paroissent produire cet effet par l'influence qu'ils ont sur les organes de la circulation, dont ils accélèrent les mouvemens. N'est-ce pas aussi à l'abord plus grand des fluides qui le pénètrent, et à la tension de toutes ses parties, que l'œil doit la vivacité, le feu de ses regards qui le rendent si expressif dans ces passions, tandis que le trouble et la gêne qu'éprouve la circulation dans la timidité, la honte et la pudeur, forcent le sang de s'accumuler dans les vaisseaux de la face, par la difficulté qu'il éprouve dans son retour vers le cœur, et causent ainsi la vive rougeur qui colore alors les joues? La sensibilité de ces parties, exaltée ou modifiée par ces passions, contribue sans doute aussi à produire cet effet.

Un phénomène tout différent s'observe dans la crainte, le saisissement, dont la pâleur de la face est l'indice et l'effet. Dans ces passions, les traits s'affaissent, la figure s'allonge par le relâchement des muscles qui expriment la physionomie. La prunelle située au milieu de l'œil est agitée d'un mouvement inquiet dans la crainte, elle est immobile et couverte en partie par la paupière supérieure, qui s'abaisse dans le saisissement : il est bien rendu dans un homme témoin de la mort d'Ananie, dessinée par *Raphaël*.

La décoloration de la face, qui forme le principal caractère de ces passions, dépend des altérations qu'elles font éprouver à la circulation. Cet effet est surtout sensible dans la défaillance et la syncope, qui sont le plus haut degré du saisissement. Le cœur

est évidemment le siége de ces affections, qui sont marquées par la diminution ou l'interruption de ses mouvemens. Le sang alors cessant d'aborder à la face, elle se décolore et pâlit; le cerveau qu'il n'excite plus cesse ses fonctions : de là la suspension des phénomènes de la vie animale et le relâchement des muscles de la face.

Les différentes passions, dont l'expression a son siége dans le système vasculaire facial, portant leur impression sur des organes dont l'action n'est point soumise à la volonté, impriment à la face un caractère que l'art de la dissimulation parvient rarement à effacer, et que celui de l'imitation ne peut reproduire : ce sont celles qu'il est le plus difficile de feindre et de dissimuler. L'amour se cache difficilement; *Galien* reconnut l'amour d'une dame romaine pour l'Hystrion Pilade, à son trouble, à sa rougeur, au seul nom de cet homme prononcé devant elle. La rougeur du front accuse une faute que la bouche n'ose avouer; si elle n'annonce pas toujours le coupable, elle est constamment l'indice d'une ame timide. Peut-on feindre la pudeur? commande-t-on à la crainte, au saisissement? L'expression de ces passions est plus prononcée dans l'enfance, la jeunesse, les femmes, les constitutions sensibles et délicates, où le système capillaire facial est plus développé, plus irritable. La sensibilité moins vive et moins excitable de l'homme adulte et du vieillard empêche leur ame de céder au trouble qu'excitent les passions timides, et leur face de se peindre des couleurs variées qui les distinguent.

Les passions qui ont leur expression dans les sys-

tèmes musculaire et vasculaire de la face, sont les plus vives, les plus fortes, celles dont les impressions sont les plus profondes et les plus durables; elles altèrent davantage la physionomie et s'y gravent en traits plus sensibles et plus prononcés.

La joie et ses nuances, tels que la satisfaction, la gaîté, le rire qui va jusqu'à la convulsion, aux éclats, aux larmes, s'expriment par les mêmes mouvemens, dont les degrés varient.

Dans la satisfaction le front est serein, le sourcil sans mouvement reste élevé par le milieu; l'œil est net et médiocrement ouvert, la prunelle vive et éclatante, les narines tant soit peu ouvertes, le teint vif, les joues colorées, les lèvres vermeilles, la bouche s'élève tant soit peu par les coins, et c'est ainsi que commence le sourire. Dans les nuances plus fortes la plupart de ces mouvemens s'accroissent. Enfin dans le rire, les sourcils sont élevés du côté des tempes et abaissés du côté du nez; les paupières presque fermées, un peu élevées vers les coins du même sens que les sourcils; la bouche s'entr'ouvre en retirant ses angles et s'élevant en haut; les joues se plissent, s'enflent et surmontent les yeux; les narines s'ouvrent, les larmes rendent les paupières humides, et le visage animé se colore. La joie est parfaitement exprimée sur la face et dans les gestes d'une femme qui est présente à la résurrection d'une jeune fille dans le Japon, opérée par St.-François Xavier, peinte par le *Poussin*.

Deux caractères généraux distinguent les passions gaies, la coloration de la face, et son épanouissement par la contraction des muscles qui en écartent trans-

versalement les traits de dedans en dehors. Tous les mouvemens dans ces passions tendent à s'éloigner de la ligne médiane; ils dépendent surtout de l'action des muscles zygomatiques, buccinateurs et canins. Les releveurs de la lèvre supérieure et l'orbiculaire des paupières se contractent aussi dans le rire. L'influence de la joie sur les mouvemens du cœur et des artères, dont elle augmente la fréquence et l'énergie, est la cause de cette teinte animée que prend la face dans l'expression de ces passions.

Dans la tristesse et ses nuances, l'inquiétude, les soucis, les regrets, le chagrin, les pleurs, la langueur, l'abattement, l'affliction, la désolation, l'accablement les sourcils s'élèvent par la pointe qui les rapproche, les yeux sans éclat, languissans, éteints, sont presque fermés et fixés vers la terre; les paupières abattues et enflées, le tour des yeux livide et enfoncé, les narines affaissées, la bouche entr'ouverte et ses coins baissés; la couleur du visage plombée, les lèvres pâles et incolores. Cette expression est plus ou moins marquée selon les nuances de la passion. Dans les regrets, les yeux se portent par intervalles vers le ciel, dans les pleurs le milieu du sourcil s'abaisse, les yeux sont presque fermés, mouillés et abaissés; les narines enflées, les muscles et les veines fort apparens, la bouche fermée, la lèvre inférieure renversée presse celle de dessus; tout le visage se ride, se fronce et devient rouge, surtout à l'endroit des sourcils, des yeux, du nez et des joues.

Les pleurs sont en général le signe d'une douleur foible et passagère. C'est ainsi que les femmes et les enfans la sentent et l'expriment; Ils pleurent à la

moindre occasion, parce que tout les affecte, mais ne les affecte que légèrement. L'œil est sec et immobile dans une douleur profonde. Ces deux nuances sont bien rendues dans le tableau de Marcus Sextus, de *Guerin*. La femme adultère du *Poussin* exprime la tristesse, l'abattement et la confusion.

Dans la douleur corporelle, les sourcils se rapprochent et s'élèvent, les yeux s'ouvrent et se ferment avec excès, le nez se contracte et remonte, les joues se plissent, les lèvres s'éloignent tandis que les dents se resserrent. La douleur unie au courage s'exprime dans le Laocoon.

La peur, l'épouvante, l'effroi, la frayeur, la terreur, l'horreur, ne sont que des modifications de la même passion, qui se montre sous les mêmes formes avec quelques variétés qui en marquent les nuances. Les sourcils s'élèvent par le milieu et se rapprochent, les muscles frontaux et sourciliers qui occasionnent ce mouvement, fortement contractés, sont fort apparens; ils forment des rides profondes et rapprochées vers le nez, qui paroît retiré en haut ainsi que les narines; les yeux sont très-ouverts, la prunelle égarée et abaissée, la bouche fort ouverte, les coins retirés laissent paroître les dents; les lèvres pâles et tremblantes, pâleur livide du visage, surtout sensible au bout du nez, sur les lèvres, les oreilles, autour des yeux; les cheveux se hérissent. Dans l'horreur le sourcil se fronce et s'abaisse beaucoup plus, la prunelle située au bas de l'œil est à moitié couverte par la paupière supérieure; la bouche s'entr'ouvre, mais elle est plus serrée par le milieu que par les extrémités qui, étant retirées en arrière, forment des

plis aux joues. La figure du Satrape dans la bataille d'Alexandre contre Darius, de *Lebrun*, exprime l'effroi. La terreur est peinte dans un St.-Pierre dominicain, du *Titien*.

Les passions tristes et douloureuses opposées aux passions gaies, présentent des différences bien sensibles dans leur expression. Elles produisent le resserrement de la face, et les mouvemens qui les expriment se rapprochent de la ligne médiane: tel est celui qui fronce et rapproche les sourcils, et qui est un des principaux caractères de ces passions. Le relâchement de presque tous les muscles qui expriment la physionomie, distingue la tristesse : de là l'abaissement des paupières, celui des coins de la bouche; de sorte que l'intervalle qui est entre la bouche et les yeux est plus grand qu'à l'ordinaire, ce qui fait paroître le visage allongé. Dans la douleur corporelle, tous les muscles de la face sont dans une contraction convulsive; elle est permanente dans la frayeur, les muscles de l'œil sont seuls alors agités de mouvemens irréguliers. La pâleur de la face est le second caractère commun des passions tristes; elle est un effet de leur influence sur la circulation qu'elles ralentissent.

Dans l'envie, la jalousie, la haine, le front est ridé, le sourcil froncé et abaissé, l'œil étincelant, la prunelle cachée sous les sourcils et tournée du côté de l'objet qui cause la passion, qu'elle fixe de travers; les narines pâles, ouvertes et retirées en arrière, ce qui plisse les joues; la bouche fermée, les dents serrées, la lèvre supérieure excède l'inférieure, les coins de la bouche retirés et abaissés, les lèvres pâles et

livides. Un des accusateurs de la femme adultère (tableau du *Poussin*) laisse voir sur sa physionomie la haine qui l'anime.

Dans l'emportement, la colère et la fureur, les yeux sont rouges et enflammés, la prunelle égarée et étincelante, les sourcils tantôt abattus, tantôt élevés également; le front très-ridé, des plis entre les yeux, les narines ouvertes et élargies, les lèvres pressées l'une contre l'autre, l'inférieure surmontant la supérieure; les coins de la bouche un peu ouverts et formant un ris cruel et dédaigneux; le visage pâle en quelques endroits et enflammé en d'autres, paroît enflé ainsi que les veines du front, des tempes et du cou. Le grincement des dents, l'écume de la bouche, les cheveux hérissés, caractérisent le plus haut degré de fureur. L'homme qui est derrière le Christ, dans le tableau de la femme adultère, exprime l'emportement et la colère.

Comme le désespoir est une passion très-violente, les mouvemens qui l'expriment portent le même caractère : le front se ride de haut en bas, les sourcils s'abaissent sur les yeux et se pressent du côté du nez; l'œil est en feu et plein de sang; la prunelle, comme égarée, cachée sous le sourcil, étincelante et sans arrêt; les narines grosses, ouvertes et retirées; le bout du nez abaissé; les muscles et les veines enflés et tendus; la bouche retirée en arrière, et plus ouverte par les côtés que par le milieu, la lèvre supérieure grosse et renversée. L'homme au désespoir grince des dents, écume et se mord; ses lèvres sont livides ainsi que tout le reste de la face; il a les cheveux droits et hérissés.

Ce tableau est celui des passions violentes et terribles; ce sont celles qui altèrent le plus sensiblement la face. Elles se ressemblent toutes par le trouble qu'elles y excitent, par l'extrême énergie des mouvemens qu'elles y déterminent, par les plis saillans, les rides profondes qu'elles y gravent, et qui lui donnent un aspect si désagréable et si effrayant. La face de l'homme perd sous les traits de l'aveugle fureur toute sa beauté, toute sa noblesse et prend l'empreinte de la brutalité; il n'est pas de passion qui la dégrade autant : elle est aussi presque la seule qui s'exprime sur la face des animaux.

On observe dans ces passions une contraction générale des muscles de la face : moins marquée dans l'envie, la haine, elle est portée au plus haut degré de violence dans la fureur et le désespoir. La circulation change peu dans les premières de ces passions; elle est seulement un peu troublée et gênée, ce qui fait que le visage est souvent pâle et les lèvres livides. Elle reçoit des dernières une singulière énergie; aussi tous les vaisseaux de la face sont alors gonflés, le visage est ordinairement rouge et enflammé, et l'œil est pénétré de sang. Le cerveau, plus excité, réagit fortement sur les muscles, et donne à leurs contractions ce degré de violence qui les caractérise. La volonté, qui ne détermine point la force et l'impétuosité des mouvemens dans ces passions, ne peut les maîtriser; elle surmonte plus aisément ceux qui expriment la jalousie et la haine, parce qu'ils ne sont point aussi violens et qu'ils ne dépendent point d'une excitation aussi vive du cerveau; aussi concentre-t-on plus aisément ces passions qu'il est plus facile de dissimuler.

L'expression des affections de l'ame est naturelle ou simulée. La première, toujours vraie, excite dans l'ame de celui qui l'observe, des affections semblables, contraires ou dépendantes, suivant la nature de la passion qu'elle représente. Les mouvemens qui la composent étant involontaires, sont toujours proportionnés au sentiment qui les détermine, et l'expriment avec autant d'exactitude que de vérité. L'expression simulée, au contraire, dépendant de la volonté, atteint difficilement ce rapport exact entre les mouvemens de la face et les passions, qui en constitue la nature et la vérité. Peu prononcée, elle ne rend qu'imparfaitement le sentiment qu'elle doit peindre ; trop marquée, elle est outrée et devient ridicule. Si le visage s'allonge et que les angles de la bouche s'abaissent trop, la face grimace au lieu d'exprimer la tristesse. On rit de l'homme qui exprime son étonnement en élevant fortement ses sourcils et ouvrant outre mesure ses yeux et sa bouche. Les traits trop prononcés de la frayeur ou de la colère, ne sont que ridicules. Lorsque la face est trop épanouie dans le rire, que les muscles zygomatiques tirent trop fortement en dehors les angles de la bouche, au lieu de communiquer l'agréable impression de la gaieté, elle n'offre qu'un aspect hideux qui repousse. De même l'orateur qui élève ou baisse trop le ton de sa voix, fait rire ses auditeurs. Peu de tableaux se font remarquer par l'expression vraie et bien rendue des passions : si elle distingue les ouvrages de *Raphaël* et du *Poussin*, elle est quelquefois forcée dans ceux de *Michel-Ange* et de *Rubens*. L'expression naturelle de la face dans les passions, ne diffère des gri-

maces que par une légère nuance qu'il est difficile de déterminer, et que le sentiment seul peut apprécier. On peut dire avec le cit. *Bichat* que les grimaces sont à l'expression naturelle des passions, ce que la déclamation parodiée est au jeu naturel de l'acteur. Elles ressemblent aux masques de *Thalie* et de *Melpomène*, qui ne sont que l'image exagérée et par là même ridicule des sentimens que la comédie et la tragédie expriment, et qu'elles doivent inspirer.

Expression habituelle de la face.

La face porte l'empreinte de l'habitude, elle en reçoit une expression particulière : c'est une physionomie acquise, différente de celle qui dépend de l'arrangement naturel des traits du visage, mais non moins expressive.

Les mouvemens que l'habitude rappelle deviennent par leur fréquent retour plus faciles et involontaires. Les muscles les plus exercés acquièrent plus de développement et font plus de saillie ; les rides que leurs contractions déterminent se gravent sur la peau qu'elles sillonnent, et deviennent ineffaçables. Le système capillaire de la face lui-même peut s'habituer à se laisser pénétrer par une quantité plus ou moins grande de fluides, et déterminer les diverses teintes qui la colorent habituellement. C'est ainsi que la face, lorsque l'habitude en a façonné les traits, conserve l'expression des passions qui ont sur nous le plus d'empire, et des penchans qui nous dominent. L'expression des émotions variées de l'ame naît et s'efface aussi promptement que le sen-

timent qui la détermine : mais celle-ci se conserve dans les intervalles de calme que la raison remplit ; elle survit même aux habitudes qui l'ont gravée sur la physionomie, et souvent elle marque encore dans la vieillesse les traces des passions fougueuses qui ont troublé le jeune âge. Le physionomiste *Zopyre* reconnut sur la face de *Socrate* l'empreinte des vices dont sa sagesse avoit triomphé.

L'habitude de l'attention et de la réflexion rapproche les sourcils, et grave des rides longitudinales dans l'intervalle qui les sépare. Ceux-ci sont habituellement froncés dans l'homme inquiet et soucieux. Souvent le regard exprime nos penchans habituels ; il est élevé dans l'orgueilleux, franc et ouvert dans l'honnête homme, sombre et oblique dans le fourbe et le méchant, etc. L'affaissement des traits de la face, que produit la tristesse, devient habituel lorsque l'ame est long-temps en proie à cette passion : ce qui allonge et rétrécit la figure ; tandis que la physionomie de l'homme livré aux passions gaies est ouverte, sa face est épanouie. Une figure riante a les joues saillantes, creusées d'une fossette, et les coins de la bouche relevés. Les yeux de ces personnes ne s'ouvrent jamais entièrement, à cause de l'habitude qu'elles ont de relever à chaque instant leurs joues et de fermer les yeux à demi. Le calme habituel de l'ame détermine celui de la physionomie. La bonté adoucit et arrondit les traits ; la colère et la férocité les courbent et les aiguisent.

L'habitude peut influer aussi sur la coloration de la face. Comparez le visage pâle de l'homme livré à la méditation, le teint flétri de la tristesse, avec les

couleurs vives et animées dont la gaieté, le contentement, le plaisir, teignent habituellement la face. L'insouciance et l'indolence disposent à l'embonpoint et l'accompagnent; le chagrin et l'ambition maigrissent. *Swift* fut maigre, tant qu'il fut dévoré par l'ambition.

Si l'habitude rend involontaires les mouvemens que la volonté dirige, elle peut aussi soumettre à son empire ceux qui en sont indépendans. On parvient par l'habitude à maîtriser les mouvemens que les passions excitent, à empêcher qu'elles ne se peignent sur la face et qu'elles ne dévoilent l'état de l'ame. On peut même surmonter l'impulsion que la circulation en reçoit : on apprend à ne pas rougir. Le courtisan qui s'étudie à montrer un visage toujours riant et agréable, sait contenir sa haine, sa jalousie, son dépit, et ne laisse point paroître sur sa face le trouble qui l'agite. Le joueur qui s'est habitué à dissimuler la peine que la perte lui fait éprouver, montre souvent sur sa physionomie une tranquillité, une indifférence qu'il est loin d'éprouver. Les Spartiates accoutumoient leurs enfans à supporter la douleur sans laisser apercevoir les signes qui l'expriment.

L'influence du climat, les professions, les mœurs, sont des habitudes plus générales, qui modifient l'homme et impriment à sa face des différences remarquables. L'habitant des villes, celui surtout qui mène une vie sédentaire, contraste par la blancheur de son teint avec la coloration plus vive, la peau rembrunie de l'homme exercé, qui s'expose dans les champs aux ardeurs du soleil. Quelle différence

n'observe-t-on pas parmi les habitans d'une même ville, entre ceux qui occupent un quartier bas et malsain, où les habitations sont entassées, les maisons élevées, les rues étroites et jamais éclairées par les rayons solaires, et ceux qui sont placés dans les quartiers où se réunissent tous les moyens de salubrité et toutes les commodités de la vie; entre les hommes qui habitent les vallées étroites, les plaines humides, les pays palustres, et les habitans plus fortunés des pays salubres et des lieux élevés, qui jouissent des avantages d'un air pur et de l'action bienfaisante du soleil? On distingue les premiers à leur teint pâle et d'un blanc mat, un peu jaunâtre dans le voisinage des marais, tandis que les autres nous présentent sur leur face les brillantes couleurs de la santé.

On peut rapporter à l'influence du climat les nuances qui distinguent les peuples, et qui ne tiennent point aux caractères des races. La peau se brunit dans l'Européen, à mesure qu'on avance du nord au midi. La couleur blanche appartient au nord : le Suédois, l'Anglois, le Hollandois, etc., ont tous la peau blanche. A mesure qu'on va vers le midi, dans la Provence, l'Italie, l'Espagne, la peau devient de plus en plus brune; elle est encore plus foncée dans la Barbarie. En général, le teint se rembrunit du nord au midi par les rayons du soleil.

La couleur et la souplesse des cheveux suivent partout celles de la peau. Longs et blonds dans le nord, ils deviennent de plus en plus noirs et crépus dans le midi. Les hommes à cheveux noirs commencent

à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande et dans les provinces septentrionales de l'Allemagne. On n'en trouve presque point en Danemarck, en Suède et en Pologne.

Les poils et la barbe suivent aussi les variétés du climat. Les Américains et les Africains en sont presque dépourvus. Les Chinois, les Japonais, les Mongols et tous les peuples de la partie orientale de l'Asie, en ont peu. Ils sont plus abondans dans les nations occidentales de cette partie du monde. Les Turcs, les Arabes, les Juifs se distinguent par une barbe touffue. A mesure qu'on avance vers l'occident de l'Europe, on observe que les poils sont de plus en plus épais et fournis. Par une singularité remarquable, la barbe disparoît, la peau se brunit dans les contrées glaciales.

On ne peut douter qu'il n'y ait des physionomies nationales, quoiqu'il soit difficile de distinguer les différences qui les caractérisent. Voici quelques-unes de celles que présentent le plus généralement les principaux peuples de l'Europe.

Les Français n'ont pas les traits aussi prononcés que les Anglais, ni aussi délicats que les Allemands. On les reconnoît particulièrement à leurs dents et à leur manière de rire. Ils ont en général le nez beau: ce trait est caractéristique pour les grands hommes de la France; on peut s'en convaincre par les Galeries de *Perrault* et de *Morin*.

Les Italiens se font remarquer par un nez aquilin, de petits yeux, un menton saillant.

Les Espagnols sont maigres; ils ont la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées.

Les Anglais ont le front court et bien arqué, leur nez est ordinairement arrondi et d'une forme moelleuse, presque jamais pointu; leurs lèvres sont un peu grandes, mais bien dessinées; leur menton est plein et arrondi. On les distingue particulièrement par leurs sourcils, qui sont presque toujours beaux, ouverts et décidés.

Les Hollandais ont la tête ronde et les cheveux très-fins. Les Allemands sont aisés à reconnoître par les rides qu'ils ont autour des yeux et sur leurs joues (1).

Camper (2) a observé que les têtes sont fort grosses en Hollande, particulièrement à l'occiput; ce qui paroît dépendre principalement du peu de solidité des os chez les enfans. Cela fait que les fronts sont souvent droits, plats et larges, de manière que le bas du visage est fort étroit et délicat. Suivant lui, les Hollandais ont en général les mâchoires étroites; parties qui sont aussi fort étroites chez les habitans de la partie septentrionale de la France et chez les Ecossais. Les Italiens, les habitans du midi de la France, et quelques Allemands, ont conservé des restes des peuples orientaux, savoir, des visages plus larges et plus plats.

Il est des différences particulières à quelques peuples, qui paroissent être l'effet de certaines habitudes. *Hippocrate* avoit déjà observé que l'allongement de la tête de ce peuple de l'Asie, qu'il avoit appelé pour

---

(1) Extrait d'un ouvrage anglais sur les physionomies nationales, par *Planes*.

(2) Dissertation sur les variétés naturelles de la physionomie, *page* 59.

cela *Macrocephale*, tenoit à l'usage où il étoit de comprimer et de serrer dans des liens la tête des enfans, pour lui donner cette forme. L'aplatissement du front des Caraïbes et des habitans de l'isle St.-Vincent, paroît tenir à une semblable cause. M. *Blumenbach* conserve dans sa collection le crâne d'un habitant de la Nouvelle-Hollande, qui présente dans l'os sumaxillaire, au-dessus des dents incisives et angulaires, un aplatissement singulier, qui est dû probablement à l'usage où sont ces sauvages de se percer la cloison du nez avec un morceau de bois qui bouche l'ouverture des narines, et les force de respirer par la bouche. *Dampière* pense que la multitude des insectes qu'on rencontre dans ces contrées, fait que les peuples qui les habitent ont toujours les paupières à demi fermées pour empêcher que les mouches ne leur donnent dans les yeux. De là vient qu'étant incommodés de ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples.

Les traits caractéristiques de la nation juive, les différences que présente la physionomie de l'homme qui n'offre à sa divinité que l'hommage d'un cœur pur, les fruits de ses champs et le lait de ses troupeaux, et de celui qui, redoutant sans cesse la colère et la vengeance de ses dieux, ensanglante leurs autels; les Grecs sous Périclès et sous l'empire des pachas, les Romains réunis en république, ou gouvernés par un Pontife, la France aux différentes époques de son histoire, serviroient à prouver les variétés que l'expression de la face peut recevoir des religions, des mœurs et des différens gouvernemens.

L'usage des alimens peut influer aussi sur l'expres-

sion de la face. Elle est habituellement colorée dans l'homme adonné à la boisson; des joues et des lèvres charnues portent l'empreinte de la sensualité et de la gourmandise; maigres et rétrécies, elles annoncent la privation des jouissances. Il est aisé de distinguer l'homme qui s'assied tous les jours à une table somptueuse, de celui qui languit dans la misère. Combien le teint fleuri, le visage rebondi des moines, riches et opulens, ne contrastoit-il pas avec la face maigre et blanche des anachorètes? Ces différences dépendant de la nature des alimens, s'observent d'une manière bien remarquable dans la physionomie douce et paisible des *Brames* abstèmes de l'Inde, et l'expression de férocité que présente celle des *Boticudes* antropophages du Brésil (1).

Les professions font également éprouver à la face des modifications particulières. Les athlètes, les portefaix et tous les hommes dont le métier exerce les forces et les développe à un haut degré, ont les muscles prononcés sous la peau, les traits saillans et bien marqués. Les forgerons, les verriers et ceux qui s'exposent à l'action d'un feu ardent, ont la face colorée; ils sont aussi sujets à l'ophthalmie et à la chassie des yeux. Les bouchers, les traiteurs, les cuisiniers, doivent probablement aux émanations animales auxquelles ils sont exposés, l'embonpoint excessif auquel ils sont sujets et la fraîcheur de leur teint. Les mineurs, privés des avantages d'un air pur et de l'influence de la lumière, et exposés à l'action de vapeurs

(1) Blumenbach, *de generis humani varietate nativâ*, page 183.

délétères, ont la face pâle et livide. Les ouvriers sédentaires ont le teint pâle; lorsqu'à cette cause se joint l'influence de l'humidité, comme dans les blanchisseuses, les potiers de terre, les corroyeurs, etc., la face est en même temps pâle et bouffie. Les ouvriers en petits objets ont la vue basse. Les chaudronniers, les graveurs et tous ceux qui fondent ou grattent le cuivre, ont ordinairement le teint et les cheveux verdâtres.

Certaines maladies, tels que les goîtres, les scrophules, le rachitisme, endémiques dans quelques pays, impriment à la face un caractère particulier. Les Cretins sont surtout remarquables par les goîtres prodigieux qu'ils portent et qui leur descendent quelquefois jusqu'à la ceinture, par une difformité effrayante, un air de stupidité; ils ont la peau très-livide (1). Les enfans scrophuleux se distinguent par la blancheur de leur peau, un visage plein, la grosseur des lèvres, le gonflement et la gerçure de la lèvre supérieure, la rougeur du nez, la chassie des yeux, les angles carrés de la mâchoire inférieure (2). Les rachitiques ont en général la tête volumineuse.

---

(1) Laguerene, *Dictionn. de méd. encycl. méthod.*

(2) Bordeu, *Mém. sur les tumeurs écrouelleuses.*

TROISIÈME PARTIE.

Expression de la face dans l'état de maladie.

J'AI parcouru les différences que la face présente dans l'état de santé : celles que les maladies lui font éprouver ne sont ni moins nombreuses, ni moins variées. Liée par ses différens systèmes aux principales fonctions de l'économie, elle partage le trouble qu'elles éprouvent, et l'exprime; ses sympathies avec un grand nombre d'organes font qu'elle ressent les désordres qui les affectent, et qu'elle prend dans les diverses maladies une expression qui y correspond et qui souvent en est un des principaux signes.

Parmi les altérations que la face éprouve dans les maladies, les unes affectent plus particulièrement son système capillaire, influent sur la nature des fluides qui le parcourent, et font varier sa coloration. Les autres portent leur impression sur les muscles, et exaltent, affoiblissent ou développent irrégulièrement leurs mouvemens. Ainsi je diviserai les maladies comme les passions, relativement aux systèmes de la face qui les affectent. Je sais que cette distinction ne sauroit être précise et rigoureuse; rarement les maladies se bornent à un système, presque toujours plusieurs sont affectés. La nature est loin de s'astreindre à l'exactitude de nos divisions, mais elles ont l'avantage, en classifiant les faits, de les lier entr'eux et de faire mieux sentir leurs rapports généraux et les résultats qu'ils peuvent offrir. Je ne suis point la classification nosographique dans ces

considérations, dans lesquelles je ne puis faire entrer toutes les maladies, parce que toutes n'ont pas leur expression à la face, et que m'occupant spécialement de cette partie, je dois les envisager sous le rapport qu'elles ont avec elle.

Des maladies qui colorent la face.

Le système capillaire de la face est dans les maladies, ainsi que dans l'état de santé, le siége de sa coloration : on peut la considérer sous le triple rapport de son augmentation, de sa diminution et de ses altérations.

§ I. *Coloration en rouge vif.*

Le sang qui pénètre et circule dans les capillaires de la face, lui communique ces teintes rouges plus ou moins foncées, qui la colorent habituellement. Plus il est rouge et abondant, plus la couleur de la face est vive et animée. Ces circonstances suivent le développement des forces vitales, et peuvent en marquer les degrés; elles tiennent à l'influence du sang rouge ou artériel, dont un des principaux usages est d'être un excitant général pour l'économie.

On observe en effet que la vie est d'autant plus prononcée dans les organes, que le sang les pénètre en plus grande quantité. Obscure dans les tendons, les os, les cartilages, les fibro-cartilages, etc., qui en recoivent peu ou en sont même dépourvus, elle est beaucoup plus active dans les organes rouges qu'il colore. Tout ce qui active la circulation dans une

partie et y appelle plus de sang, en exalte les forces vitales. Les bains qui déterminent une plus grande quantité de sang à se porter vers l'organe cutané, en augmentent la sensibilité. La chaleur a le même effet. Dans l'érection des parties génitales le sang s'y porte en plus grande quantité. La sensibilité de ces organes est alors singulièrement augmentée. Lorsque plus de sang aborde au cerveau, l'énergie de son action augmente. Tel est l'effet du vin, de l'opium, des liqueurs stimulantes prises à doses modérées. C'est encore ce qu'on observe dans la colère qui, par l'activité qu'elle donne à la circulation et l'excitation du cerveau qui en résulte, exalte les forces et donne tant de violence aux mouvemens. L'exercice qui active la circulation, influe aussi sur la nutrition et le développement des parties. L'afflux du sang et l'activité de la circulation correspondent toujours dans les inflammations au développement de la sensibilité et de la chaleur. Les tendons, les membranes séreuses que l'on peut irriter sans causer de douleur dans leur état naturel, donnent des marques d'une vive sensibilité lorsqu'ils sont enflammés et que le sang les pénètre. On juge du bon état d'une plaie par la couleur vermeille de ses bourgeons charnus. La rougeur des branchies est dans les poissons le signe auquel on reconnoît leur vigueur. Plus les animaux ont leur système pulmonaire développé, plus la coloration du sang y est active, par conséquent plus la vie générale de leurs organes est parfaite et bien développée.

En appliquant maintenant les principes précédens au sujet qui nous occupe, nous pouvons évidemment conclure qu'une coloration vive de la face annonce

toujours le bon état des forces et la plénitude de la santé. Elle se rencontre ordinairement avec une poitrine large et le développement des organes pulmonaires, où s'opèrent les phénomènes de la coloration du sang. La jeunesse est l'âge de la vigueur; il est aussi celui où prédomine le système artériel et le sang rouge, et où la face se pare des couleurs les plus brillantes.

D'après cela, il est évident que les maladies qui sont marquées par un développement général des forces vitales, doivent colorer la face en rouge vif : et c'est précisément ce que prouve l'observation. Les fièvres inflammatoires ou angioténiques qui paroissent être une affection de la circulation générale, dont elles accroissent la vitesse et l'énergie, présentent ce phénomène. La face dans ces fièvres est fortement colorée; elle est rouge et vultueuse, les yeux sont brillans, larmoyans avec tension et douleur des paupières; les battemens des artères temporales très-développés, la céphalalgie violente (Stoll, Aph. 52).

On observe dans les paroxismes des fièvres continues, dans la seconde période des accès des fièvres intermittentes, avec le développement du pouls, de la chaleur et des forces, une coloration plus vive de la face. Les fièvres symptomatiques qui accompagnent les phlegmasies, présentent dans leurs redoublemens une rougeur plus ou moins sensible de la face avec l'accroissement de tous les symptômes.

La frénésie est celle de ces phlegmasies où la coloration de la face est la plus marquée. Le rouge vif de la face et des yeux qui sont brillans, saillans, hagards, larmoyans, et ne peuvent supporter la lumière,

se joint souvent avec un délire furieux et un développement extraordinaire des forces. La rougeur de la face dans ce cas paroît due au voisinage des parties. On observe très-fréquemment en effet dans ces maladies, l'influence qu'un organe exerce sur ceux qui l'avoisinent, sans qu'il y ait entr'eux analogie de fonctions. Ainsi l'inflammation du péricarde trouble les mouvemens du cœur, celle de la plèvre gêne les fonctions du poumon et détermine une sécrétion plus abondante du mucus pulmonaire. L'entérite si fréquente à la suite des couches est accompagnée d'embarras gastriques, l'entérite chronique de diarrhée; ce qui suppose une augmentation des fonctions secrétoires de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins. La rougeur et la vive sensibilité de l'œil dans la frénésie, paroissent dues aussi à la communication du tissu cellulaire crânien avec celui de l'orbite, qui propage l'inflammation à cet organe.

On peut rapprocher de cette maladie celles qui ont avec elle quelque analogie sous le rapport de la coloration de la face et de l'affection du cerveau. La rougeur presque subite des yeux, le regard étincelant, le coloris des joues, font souvent présager l'explosion prochaine d'un accès de manie (*Pinel*, Traité de la Manie, pag. 17), qu'une excitation vive des facultés physiques et morales caractérise ordinairement et qui est quelquefois marqué par des actes de la plus grande violence; ce qui arrive souvent aux hommes robustes, à cheveux noirs, à visage coloré, et qui sont dans l'âge de la vigueur. Dans l'hydrophobie, le visage devient rouge, les yeux étincelans, égarés, le regard farouche, avec impression de crainte

et aversion de la lumière, penchant à mordre et à des actes de férocité, et quelquefois augmentation extrême des forces physiques (*Pinel*, Nosog. Philosop. tom. 2, p. 70).

La rougeur et le développement des forces sont universellement répandus dans la fièvre; l'excitation est générale. La tête en est seule le siége dans ces maladies, et la coloration ne s'étend guère au-delà de la face.

Les inflammations et les éruptions ayant leur siége dans le système capillaire, sont d'autant plus fréquentes dans les organes, que ce système y est plus développé : aussi le système dermoïde de la face, si remarquable par le développement de son système capillaire, l'est-il encore par la fréquence de ces affections, qui y est bien plus grande que dans aucune autre partie de l'organe cutané. Le nombre des érysipèles de la face est beaucoup plus considérable que celui des autres parties. Dans les maladies éruptives, la face est principalement affectée : c'est au visage que l'éruption commence, elle y est constamment plus abondante. L'on juge par la quantité des boutons qui s'y rencontrent, de la bénignité ou des dangers de la petite vérole.

La rougeur de la face, uniforme dans l'érysipèle, se présente dans la rougeole sous la forme de petites taches, qui quelquefois s'élèvent au-dessus de la peau, et qui dégénèrent en pustules et boutons dans la petite vérole. Le système capillaire est le siége de toutes les éruptions cutanées; l'irritation qui détermine les phénomènes de l'inflammation y appelle le sang; l'exhalation augmente au-dessous de l'épi-

derme ; la sérosité qui s'y accumule le soulève et forme ces vésicules qui se remarquent à la fin de la plupart des érysipèles : moins abondante dans la rougeole, elle le détache et le fait tomber sous forme d'écailles furfuracées ; réunie en plus grande quantité, elle forme les pustules varioleuses. Une exhalation plus considérable, effet d'une irritation plus vive, détermine l'ampoule du vésicatoire. L'exhalation augmentée au-dessous de l'épiderme qui se soulève, se détache et tombe, est un phénomène commun à toutes les inflammations cutanées. Le développement d'un mouvement fébrile, quelques jours avant leur apparition, est encore un caractère qui leur appartient.

Les membranes muqueuses que l'analogie d'organisation rapproche de l'organe cutané, et qui sympathisent si fortement avec lui, sont très-souvent sympathiquement affectées dans les phlegmasies de la peau. L'angine et le catarrhe pulmonaire sont des symptômes de la fièvre scarlatine ; l'inflammation de la membrane muqueuse de l'œil, du nez, de la gorge et des bronches, s'observe dans la rougeole ; celle de l'estomac s'affecte dans toutes les phlegmasies cutanées, et les embarras gastriques en sont un phénomène constant.

Les hémorragies peuvent être regardées comme une affection des membranes muqueuses. Lorsqu'elles sont actives, elles s'accompagnent toujours du développement des forces vitales dans la partie qui en est le siége. Elles présentent des symptômes semblables à ceux du premier degré de l'inflammation. Une augmentation de sensibilité, une rougeur plus

vive, un sentiment de chaleur, précèdent l'écoulement du sang, qui fait cesser tous ces phénomènes; ils peuvent faire prévoir une hémorragie : c'est ce qu'on observe dans celle du nez. La rougeur des yeux et de toute la face, surtout sensible à l'entour du nez, le prurit de cet organe, les larmes involontaires, les erreurs d'optique, qui font voir des objets rouges ou brillans, sont les signes qui l'indiquent, et qui dirigèrent le pronostic de *Galien*, dévenu depuis si célèbre.

Les pommettes se colorent dans la péripneumonie. Leur couleur rosée, jointe à une constitution délicate et à une poitrine mal conformée, est un des signes de la disposition à la phthisie. Dans les paroxismes de la fièvre hectique, qui accompagne cette maladie, les joues se colorent d'un rouge vif et circonscrit. Cette coloration est un effet sympathique, analogue à celui qui dans les mêmes circonstances développe un sentiment de chaleur dans la peaume des mains.

Ainsi la coloration de la face en rouge vif indique toujours le développement des forces vitales, soit général comme dans les fièvres inflammatoires, les accès de manie, etc., soit local comme dans les phlegmasies. Elle s'accompagne constamment d'une augmentation de sensibilité et de chaleur, d'une circulation plus active, et souvent d'une exhalation plus abondante. Les forces de la vie, toujours suffisantes ou trop exaltées dans ces maladies, doivent souvent être abandonnées à leur développement régulier, et quelquefois être réprimées. L'utilité de la saignée, des bains, des émolliens, etc., et d'une sage expectation sont des caractères généraux, qui rapprochent ces affections.

§ II. *Coloration en rouge foncé ou noir.*

La coloration de la face en rouge foncé ou noir, présente des phénomènes tout différens ; la diminution ou la prostration des forces vitales l'accompagne constamment. Les organes tombent dans l'atonie lorsque le sang noir les pénètre; il n'est point leur excitant naturel ; leur action cesse, leur vie s'éteint par son contact. C'est ce que prouvent les belles expériences du cit. *Bichat* sur la mort. Si l'on pousse du sang noir au cerveau d'un animal par la carotide, il perd le sentiment et le mouvement, et meurt au bout de peu d'instans. Ce sang poussé dans l'artère principale d'un membre, le paralyse.

Ceci explique les effets des asphyxies : la cessation des phénomènes chimiques de la respiration, par l'action des gazes non respirables, ou par les obstacles à l'entrée et au renouvellement de l'air dans les poumons; le passage du sang noir dans l'appareil artériel; l'interruption des fonctions du système nerveux et de celles de la vie animale par l'impression de ce sang sur le cerveau; l'affoiblissement et la mort partielle des organes à mesure qu'il y aborde et les pénètre, sont les phénomènes qui se succèdent dans ces maladies. Quelle que soit la cause qui les détermine, l'effet est le même. Dans quelques-unes l'action d'un délétère se joint à celle du sang noir, et rend la mort plus prompte. Ce sang est le seul qu'on trouve à la mort; il pénètre tous les organes.

Un teint pâle et livide s'associe ordinairement au peu de développemant et à la foiblesse des organes pulmonaires; il est l'indice d'une santé foible et lan-

guissante. Le système veineux et le sang noir prédominent dans la vieillesse ; et l'on sait que les forces languissent à cet âge. La plupart des gangrènes séniles commencent par une lividité dans la partie, lividité qui annonce la diminution ou l'absence du sang rouge et la présence du sang noir. Les taches scorbutiques, les pétéchies s'accompagnent d'un état de langueur ou de prostration des forces vitales. On juge de l'état des forces dans une partie enflammée, par les nuances qui la colorent : lorsque la vive rougeur qu'elle présentoit se fonce, passe au livide, une diminution ou une disparition funeste de tous les symptômes indiquent que les forces et la vie l'abandonnent. La lividité précède et annonce la gangrène. Elle ne tarde pas à se manifester dans l'érysipèle lorsque sa couleur est livide ou noire. La lividité des taches de la rougeole, ou de l'aréole des boutons varioleux, est un symptôme redoutable dans ces maladies. Il est toujours suivi de la prostration et de tous les phénomènes de la fièvre adynamique, qui offre alors une complication funeste.

Les taches livides, si fréquentes dans l'asphyxie, sont l'effet de l'obstacle que le sang noir éprouve à traverser le système capillaire, dont la contractilité organique n'est point suffisamment excitée par lui. A cette cause sont aussi dus l'engorgement, la tuméfaction de certaines parties dans ces maladies, telles que les joues, les lèvres, la face en général et souvent la langue. Ce phénomène est le même que celui que présente le poumon lorsque ne pouvant être traversé par le sang, il devient le siége d'un engorgement qui affecte tout le système capillaire. De là cette

rougeur extraordinaire de la face, des yeux, du gosier, de la langue, des lèvres; cette physionomie hébêtée, soporeuse, demi-apoplectique, que l'on observe dans la péripneumonie (Stoll, aph. 140). Lorsque cette maladie prend une terminaison funeste, la lividité des joues et des lèvres se joint à la suppression de l'expectoration et au râle, et annonce la chute des forces et une mort prochaine.

Dans les angines très-violentes, lorsque l'inflammation occupe les amygdales, le pharynx et toute la bouche, la langue proémine entre les dents et les lèvres, la salive s'écoule avec une mucosité froide et épaisse; la face est rouge et tuméfiée, les yeux saillans, ouverts et très-rouges; la boisson reflue par les narines, et les malades sont menacés de suffocation (Arétée, de Morb. acut., lib. 1). A mesure qu'elle augmente, la couleur de la face s'obscurcit; elle devient livide lorsque la mort approche. On observe de même la stase du sang dans le système capillaire facial, la rougeur foncée, la tuméfaction du visage, la plénitude et la saillie des veines temporales, la proéminence et la fixité des yeux dans l'apoplexie. La perte du sentiment et du mouvement accompagne cette maladie; et la lividité de la face se joint ordinairement à la chute des forces, et annonce sa terminaison funeste.

L'accumulation dans les cavités thorachiques d'un liquide qui comprime les poumons et s'oppose à la plénitude des fonctions respiratoires, se joint à la lividité du nez et des lèvres, que *Camper* regarde comme un signe constant de l'hydrothorax. L'on connoît l'état de débilité qui accompagne cette maladie.

La face est injectée, les lèvres sont livides, les jugulaires gonflées dans les maladies organiques du cœur, surtout de ses cavités droites. A ces symptômes se joignent les palpitations de cet organe, la foiblesse, l'irrégularité du pouls, l'affoiblissement, des syncopes fréquentes et une mort inévitable.

Ainsi toutes les maladies où s'observe la couleur foncée ou livide de la face, sont marquées par l'affoiblissement des forces vitales; et ce symptôme est presque toujours d'un funeste augure. C'est ainsi qu'en jugeoit *Hippocrate* : *ubi livores in febre fiunt, propè mors aforè significatur.* COAC. *prœn.* 66.

§ III. *Coloration permanente.*

Les colorations de la face, que je viens d'examiner, sont influencées par la circulation et la respiration; elles en dépendent et peuvent indiquer l'état de ces fonctions. Mais il en est qui en sont indépendantes, et qui paroissent dues au sang qui pénètre le tissu dermoïde de la face, et s'y combine.

Les muscles et les membranes muqueuses ne doivent pas leur coloration au sang libre et circulant dans les vaisseaux qui les parcourent, mais à celui qui est combiné avec leur tissu. Aussi ne se décolorent-ils point lorsque le sang cesse d'y aborder, et que leurs vaisseaux sont vides; ce n'est qu'à l'aide de lotions répétées, qu'on leur enlève leur couleur. Il en est de même de cette coloration, qui ne s'exalte ou ne diminue point suivant les différens états de la circulation; aussi n'est-elle accompagnée d'aucun changement sensible dans les forces vitales.

On l'observe dans quelques maladies cutanées chroniques, tels que l'éléphantiasis ou mal rouge de Cayenne, certaines dartres, la couperose, ainsi que dans les affections chroniques des surfaces muqueuses, séreuses, etc.

Des taches rouges point circonscrites, ni d'un rouge vif, mêlées de taches jaunâtres, qui s'étendent, deviennent écailleuses et conservent une insensibilité absolue; le gonflement des lèvres, des joues, des paupières qui s'épaississent et contractent des duretés, des bosses et des rides qui rendent la figure horrible; le nez qui devient épaté, s'affaisse et s'aplatit, offrent le tableau de la face dans le mal de Cayenne (*Rapport de la société de médecine sur le mal de Cayenne*, 1783). La couperose consiste en des taches rouges, peu élevées, un peu rudes, répandues sur le visage et rassemblées surtout sur le front et sur le nez. (Lorry *de morb. cut.*)

Des maladies qui décolorent la face.

L'absence du sang et la présence de fluides blancs dont on ignore la nature, sont pour la face une double cause qui la décolore. Tantôt cette décoloration est le prompt effet d'une impression subite, comme on l'observe dans le saisissement, la syncope, etc.; ou elle succède plus lentement à l'épuisement qu'amène une maladie longue; presque toujours une diminution remarquable des forces vitales l'accompagne.

Un teint blême est presque toujours l'indice d'une santé foible. La vie sédentaire, l'habitation dans un

lieu abrité et humide, ont la même influence sur la face qu'ils décolorent et sur les forces qu'ils affoiblissent. L'homme qui pâlit sur les livres ne jouit pas ordinairement d'une santé robuste et d'une force athlétique. Les *Albinos*, les *Blafards*, les *Charclas*, que l'on rencontre dans les races colorées de l'Afrique, de l'Inde et de l'Amérique, sont aussi remarquables par la foiblesse de leurs organes que par leur blancheur. Les excès d'études, de veilles, de fatigues, la crainte, la tristesse, etc., épuisent les forces et déterminent la pâleur de la face.

Toutes ces causes diminuent l'énergie de la circulation, dont l'influence sur la coloration de la face est très-marquée; elle est fort sensible dans la syncope, qui est une maladie du cœur, et qui consiste principalement dans l'altération de cette fonction. Telle est en effet la série des phénomènes qui la caractérisent : les contractions du cœur diminuent ou s'interrompent; ses battemens sont foibles, obscurs, ou cessent; la face pâlit et se décolore, parce que le sang ne peut plus y aborder; il cesse d'être porté au cerveau, qui, privé de son excitant naturel, interrompt ses fonctions, et le sentiment et le mouvement s'éteignent. La pâleur de la face et de tout le corps, le froid, le tremblement, la petitesse du pouls, et une diminution remarquable de l'énergie vitale, caractérisent la première période des accès de fièvres intermittentes.

Les grandes hémorragies, produites par rupture ou section des vaisseaux, ont des effets analogues : pâleur de la face, foiblesse, petitesse du pouls, chute des forces, défaillance, sont les symptômes qu'elles

présentent, et auxquels viennent se joindre ceux de l'épanchement, lorsque le sang coule dans les cavités de la poitrine ou de l'abdomen. Les pertes utérines, les flux hémorroïdal et menstruel excessifs, offrent les mêmes phénomènes. Les hémorragies passives ont dans la décoloration de la face et la débilité qui les accompagnent, un caractère bien tranché, qui les distingue des hémorragies actives : telles sont celles qui surviennent dans un âge avancé, dans le scorbut, les fièvres adynamiques, à la fin des maladies organiques. Dans celles-ci elles se manifestent toujours sur les membranes muqueuses les plus voisines de l'organe affecté. C'est par l'expectoration que l'on rend le sang dans les maladies du cœur et des poumons; il s'écoule par le canal intestinal dans les lésions du foie et de la rate. Il semble qu'alors les petits vaisseaux ne peuvent plus se resserrer assez pour le retenir. Jamais tout le système muqueux ne perd en même temps ses forces, au point de verser du sang; ce n'est que dans une partie qu'il s'affoiblit, et cette partie paroît être influencée par l'organe affecté.

La face se décolore dans l'épuisement que produisent toutes les évacuations augmentées contre nature, telles que celles de la bile, du lait, du sperme, etc., les catarrhes, surtout ceux qui ont lieu sur de larges surfaces, comme les pulmonaires, ceux des intestins, etc. L'action soutenue de ces causes influe sur la nutrition qui s'affoiblit : de là la maigreur qui se joint alors à la décoloration de la face. Elle offre dans la maladie vénérienne l'expression de la langueur et de l'abattement : les yeux se

cavent et s'entourent d'un cercle livide; le front et la racine des cheveux, de taches ou pustules d'un brun ou rouge foncé, qui se couvrent de croûtes dartreuses et souvent ulcéreuses ; quelquefois le nez se déforme par la carie de ses os (Swediaur, *Trait. des mal. syph. tom.* 2). Lorsque l'épuisement est excessif, comme dans la phthisie, la face est pâle ou livide; elle paroît décharnée; les yeux sont caves et brillans, les pommettes rouges et saillantes; les joues collées aux dents donnent à la figure l'apparence du rire, et l'aspect d'un cadavre. (Arétée, *de morb. diuturn. Lib.* 1, *cap.* 8.)

Lorsque la décoloration de la face est due à la présence de fluides blancs dans son système capillaire, la bouffissure se joint alors à la pâleur : elles sont ordinairement accompagnées d'un état de foiblesse et de langueur dans toutes les fonctions, qui caractérise le tempérament lymphatique et toutes les maladies auxquelles il dispose.

La face est en général pâle et bouffie dans l'hydropisie cellulaire, mais elle présente des nuances relatives aux causes qui la produisent. Lorsque cette maladie est l'effet de différentes causes débilitantes, et qu'elle est simple, la peau est froide, d'une blancheur laiteuse, reçoit et conserve l'impression du doigt : elle est injectée, livide, et l'infiltration cellulaire offre plus de résistance, lorsque l'hydropisie est la suite d'une maladie organique. Plus de rénitence encore, une couleur plus animée de la peau, plus de chaleur dans cet organe, se remarquent dans l'hydropisie pléthorique (*Hoffmann*, *Stoll*), à laquelle sont sujettes les filles robustes par la sup-

pression de leurs menstrues, les femmes à l'époque critique, etc. Dans l'hydrocéphale, la pression de l'eau contenue dans la cavité du crâne sur les lames orbitaires, les déprime, presse l'œil, le pousse au dehors, de sorte qu'il ne peut se relever, et se trouve à moitié couvert par la paupière inférieure. Ce signe a souvent suffi à *Camper* pour reconnoître, au premier coup d'œil, cette hydropisie.

La pâleur et la bouffissure de la face s'observent dans les fièvres muqueuses.

Le gonflement de la face est un signe alarmant dans l'empyème, les suppurations internes, la phthisie; il annonce le dernier degré de cette maladie et sa terminaison funeste. Mais il est moins redoutable dans les phthisies qui surviennent à la suite des couches (1). Il est salutaire et critique, lorsqu'il survient au cinquième ou sixième jour après l'éruption de la petite vérole.

On peut donc conclure de ces observations, que la pâleur de la face est l'indice de l'état languissant ou de la chute des forces. Lorsqu'elle est extrême dans les maladies, elle en annonce en général le plus haut degré et le danger. *Stahl*, dans sa dissertation *de facie morborum indice*, l'indique comme étant d'un mauvais augure. C'est ainsi qu'il s'exprime : *magnus palor, cum sublivido et maxime contracto faciei aspectu, jàm plures dies prægresso, communiter, non modo lethalis exitûs, sed instantis penitus mortis signum constituit.*

---

(1) Portal, *Observations sur la phthisie.*

Des maladies qui altèrent la coloration de la face.

La face prend quelquefois dans les maladies des couleurs bien différentes de celle qui lui est naturelle. Ces altérations paroissent dépendre de la présence, dans son système capillaire, de divers fluides dont on ne connoît pas la nature. La blancheur de la peau des Européens la rend plus susceptible de ces variétés de coloration, ou nous permet du moins de les apercevoir plus facilement : elles ne peuvent être aussi sensibles sur celle des peuples qui l'ont habituellement colorée.

Dans les fièvres gastriques ou bilieuses, les environs du nez et des lèvres se teignent ordinairement d'une teinte jaunâtre. Cette couleur est plus générale et plus foncée dans l'hépatite et dans l'ictère; elle s'étend alors à la conjonctive. Elle s'observe aussi dans la jaunisse des nouveaux nés, mais elle reçoit alors une nuance particulière du rouge naturel à la peau des enfans de naissance. Une affection vive de l'ame colore quelquefois subitement la peau en jaune. Des poisons, les champignons (Lemonnier, *Mém. de l'acad. des sciences*, 1749), la morsure d'un animal en colère, d'un chien enragé (Bartholin, *cent.* 3, *obs.* 4), de la vipère, etc. peuvent déterminer cette teinte de la peau. Il est difficile, dans ce cas, d'accuser la bile de la produire; il ne l'est pas moins de décider comment elle s'opère, et quelle cause peut déterminer cette prompte coloration. La couleur de la face est assez souvent d'un

jaune verdâtre dans l'ictère; on l'a vue d'un vert de poirreau. *Galien* parle d'un esclave qui fut mordu par une vipère : la couleur de tout son corps devint verte ou poracée.

La face est de couleur de pain d'épice dans le cancer de matrice. Elle est ordinairement jaunâtre et de couleur de cire dans la chlorose; quelquefois elle est verdâtre dans cette maladie; mais la conjonctive conserve toujours alors sa blancheur naturelle.

La couleur noire s'associe quelquefois aux affections du foie (Forestus. *ob.* 23, *lib.* 13. Manget, *bibl. med., tom.* 2, *pag.* 2038); mais elle accompagne plus ordinairement les lésions de la rate. *Arétée* la regarde comme un signe de l'affection de cet organe. *Zacutus* donne l'observation d'une femme qui étoit devenue noire comme un nègre, et dont on trouva la rate détruite à sa mort. *Lecat* a vu la peau de quelques femmes enceintes se colorer en noir. *Camper* a fait la même observation. *Bomare* (*Dict. d'Hist. naturelle. art. nègre.*) parle d'une dame de distinction, d'un beau teint, qui, dès qu'elle étoit enceinte, commençoit à brunir, et vers la fin de sa grossesse elle devenoit une véritable négresse. Après ses couches la couleur noire disparoissoit, peu à peu sa première blancheur revenoit, et son enfant n'avoit aucune teinte de noir. *Blumenbach* a vu la peau d'un mendiant ainsi colorée. Cette couleur étoit peut-être l'effet des chagrins, de l'indigence et de la malpropreté de cet homme.

Les nègres pâlissent quelquefois dans les maladies graves. La face prend dans les fièvres ataxiques une couleur plombée ou terreuse.

On ignore quelles sont les causes de ces variétés de coloration de la face, comment elles s'opèrent, quelle est la nature des fluides qui pénètrent alors le système capillaire de la peau. On ne connoît pas même exactement leurs rapports avec les maladies et les fonctions de l'économie; de sorte qu'on ne peut fonder sur elles aucune théorie, ni tirer des faits qu'elles présentent aucune induction générale.

Des maladies qui affectent le système musculaire de la face.

Les muscles de la face sont très-irritables. Après ceux des membres, ils sont de tous les muscles ceux qui se convulsent et se paralysent le plus aisément: aussi donnent-ils à la figure une expression très-variée dans les maladies.

Le système musculaire à mouvemens volontaires, dont celui de la face fait partie, est étroitement lié au cerveau, dont il reçoit par l'entremise des nerfs le principe de ses mouvemens. Aussi l'activité plus ou moins grande de ce système peut-elle indiquer les divers degrés d'énergie de cet organe. Si, comme il arrive dans la colère, dans l'effet du vin, de l'opium pris à petites doses, plus de sang aborde au cerveau, il excite son action, et la force des mouvemens musculaires s'accroît dans la même proportion.

La terreur, une nouvelle accablante, une tristesse profonde, l'usage des narcotiques, etc., diminuent la force du cœur, ralentissent le pouls; le sang est poussé en moiudre quantité au cerveau, son action s'affoiblit, et les mouvemens languissent ou cessent. Tous

les membres vacillent dans la peur; elle ôte les forces. Les jambes semblent se dérober dans la défaillance; elles ne peuvent soutenir le corps, qui s'abandonne et tombe. Lorsque le cerveau est concentré dans ses rapports avec les sens, ou dans l'exercice des fonctions intellectuelles, il semble oublier les muscles. Les fortes contentions de l'esprit affoiblissent l'action musculaire; l'admiration rend immobile; les bras tombent dans l'étonnement; souvent dans une attention vive les muscles se relâchent et les mains laissent échapper ce qu'elles tiennent.

Les mêmes phénomènes s'observent dans les maladies. Celles qui excitent fortement l'action du cerveau, tels que la frénésie, ce qu'on appelle le transport dans certaines fièvres, etc., s'accompagnent souvent d'un délire furieux et augmentent la force des mouvemens. A quel degré de violence ne sont-ils pas portés quelquefois dans les accès de manie? Les irritations diverses de l'organe cérébral, par des esquilles osseuses, ou des corps étrangers enfoncés dans sa substance, les tumeurs dont il peut être le siége, les lésions organiques qu'il peut éprouver, déterminent des mouvemens convulsifs. Les compressions du cerveau par du pus, du sang ou de la sérosité, les suites de l'apoplexie, la syncope, l'asphyxie qui diminuent ou anéantissent son action, sont marquées par l'affoiblissement ou la perte du mouvement.

La contractilité animale est essentiellement intermittente dans son exercice, qui ne peut être durable et continu. Le relâchement des muscles succède nécessairement à leur contraction. Leur faculté contractile ne peut s'exercer pendant quelque temps,

qu'elle ne s'épuise et qu'elle n'ait besoin d'être renouvelée. Aussi observe-t-on que les maladies spasmodiques qui mettent spécialement en jeu cette faculté, n'ont point un type continu ; elles ne se manifestent que par accès qui varient dans leur intensité, le temps et la régularité de leur retour. Ils sont constamment suivis d'un état de lassitude, d'accablement ou de foiblesse, qui est proportionné à leur violence et à leur durée.

En appliquant ces considérations aux maladies, nous verrons que dans les unes le cerveau peut être directement affecté ; et alors le désordre des mouvemens suit le trouble de ses fonctions : c'est ce qu'on observe dans les délires. Les mouvemens sont irréguliers dans ces affections, comme la volonté qui les dirige. Elle suit alors les aberrations qu'éprouvent les facultés intellectuelles.

La face présente plusieurs des signes qui annoncent et présagent le délire dans les fièvres : tels sont les yeux vifs et étincelans, rouges, larmoyans, chassieux, hagards, incertains, abaissés, regardant de travers, l'un plus ouvert que l'autre ; le grincement des dents, de temps en temps, sans dormir, chez ceux qui n'en ont pas l'habitude, chez les adultes ; mâcher sans rien avoir dans la bouche, un petit mouvement désagréable des lèvres, parfois leur configuration en manière de trompe ; ne pas avaler la boisson, ou l'ayant retenue s'en rincer la bouche (Stoll, aph. 697). Le délire est-il féroce, la face prend l'air de la menace et l'expression de la fureur. Elle offre l'empreinte de la tristesse, s'il est sombre et taciturne.

Le plus souvent la cause de la maladie est loin du

cerveau; il n'est que sympathiquement affecté, et réagit sur les muscles. C'est ainsi que les convulsions, l'épilepsie, le tétanos, sont souvent produits par la présence des vers, des substances irritantes ou vénéneuses dans les intestins, l'irritation d'un nerf, etc.

Les convulsions agitent tous les muscles de la face, et leur impriment des mouvemens très-variés et très-irréguliers. On observe un clignotement fréquent, l'agitation extraordinaire des yeux, qui s'aperçoit même durant le sommeil lorsqu'on soulève les paupières qui les couvrent : tantôt l'un d'eux est dirigé en sens opposé ou à demi fermé; souvent les paupières s'ouvrent par intervalles, et laissent voir des yeux brillans, fixes, saillans; les pupilles dilatées, les muscles zygomatiques et canins continuellement agités, éprouvent des saccades répétées. L'enfant tette avec ardeur, mais sans continuité. Il semble rire en dormant (Beaumes, *Mém. sur les convulsions*).

L'épilepsie, qui ne diffère des convulsions que par la perte de connoissance, est aussi remarquable par la variété des mouvemens convulsifs qu'elle présente. Tels sont l'agitation du front et du cuir chevelu, le hérissement des cheveux, le mouvement des sourcils qui s'abaissent et se rapprochent comme dans l'indignation; les yeux saillans, fixes, tendus, comme dans la colère; les paupières agitées et à demi fermées, laissant voir le blanc de l'œil qui paroît éprouver un mouvement de rotation très-rapide; les muscles de la face diversement agités produisant les grimaces les plus singulières; les lèvres s'allongeant en forme de bec, ou se retirant en s'élargissant jusqu'aux oreilles; la mâchoire inférieure s'ouvrant quelquefois au point

6

de se luxer, saisit souvent la langue dans ses mouvemens et la blesse; un grincement de dents continuel, les lèvres ordinairement couvertes d'une salive écumeuse (Tissot, *Traité de l'épilepsie*).

Une vive douleur accompagne l'agitation convulsive des muscles de l'un des côtés de la face dans le tic douloureux. Il y a extension et distorsion du nez, des lèvres, de la bouche, et de tout ce côté du visage. La contraction des muscles zygomatiques retire en dehors l'angle des lèvres et détermine le rire cynique. Les malades ne peuvent parler, cracher, se moucher, qu'ils n'éprouvent des douleurs atroces et des agitations spasmodiques de la face (Sauvages, *Nosol.*).

La contraction des muscles est permanente dans le tétanos. Aussi la face présente-t-elle une roideur et une tension remarquables dans cette maladie. La couleur du visage, quelquefois pâle, est le plus souvent rouge. Les yeux sont larmoyans, fixes, renversés ou agités de mouvemens convulsifs, tantôt saillans, tantôt enfoncés dans l'orbite, les paupières contractées les recouvrant à peine, ou étroitement fermées; la contraction des muscles des lèvres est quelquefois si considérable, qu'elles sont fortement retirées et écartées: les joues alors sont plissées et relevées, et toutes les dents à découvert; ce qui change singulièrement la figure, lui donne un aspect horrible, et la rend souvent méconnoissable; les mâchoires sont serrées, les masseters violemment contractés, durs et saillans (Truka, *Commentarius de tetano*).

Les maladies précédentes sont marquées par l'exal-

tation de la contractilité animale. Il en est où sa diminution s'observe. Elle peut se présenter sous divers états et dans divers degrés, depuis le simple affoiblissement de cette propriété dans la débilité, le tremblement, jusqu'à son extinction dans la paralysie, les fièvres adynamiques.

Une intermittence accidentelle de cette fonction et de celle des sens, caractérise les fièvres soporeuses : c'est ce qu'on observe dans la catalepsie et l'extase. La face présente dans ces maladies une immobilité singulière. Ses différentes parties conservent la situation qu'elles avoient au moment de l'accès, et celle qu'on leur donne. Les yeux sont ouverts ou fermés, abaissés ou élevés, s'ils l'étoient alors; la bouche reste ouverte dans ceux qui parloient dans cet instant; la face exprime la colère, l'indignation, ou le ravissement, lorsque ces passions agitoient les malades, et qu'elle en offroit l'empreinte avant l'accès.

La danse de Saint-Guy offre un mélange singulier de la diminution de la faculté contractile des muscles, et d'une tendance irrésistible au mouvement. Des contractions continuelles, foibles et irrégulières, des mouvemens bizarres que les malades ne peuvent ni diriger, ni maîtriser, l'agitation perpétuelle des muscles de la face, qui leur fait exécuter des grimaces aussi singulières que variées, offrent le tableau de la face dans cette maladie.

On pourroit peut-être rapprocher l'état de la face de l'homme en démence, de celui qu'elle présente dans la danse de Saint-Guy, qui est souvent accompagnée d'un affoiblissement des facultés mentales, et d'un certain degré de fatuité. Cette mobilité tur-

bulente et incoërcite, cette succession rapide et non interrompue d'idées isolées, que nul souvenir ne rappelle, que nul jugement ne rapproche et ne compare; d'émotions légères et disparates; de sentimens de joie, de tristesse, de colère, qui naissent fortuitement et disparoissent de même (1), que l'on observe dans la démence, donnent à l'expression de la face la même inconstance, la même variabilité. Les images qu'offre ce mobile tableau se succèdent et s'effacent avec rapidité; leurs traits mal dessinés se confondent, et aucune n'y laisse d'empreinte durable.

A la perte de la contractilité animale des muscles se joint, dans quelques maladies, l'affoiblissement plus ou moins marqué de leur contractilité de tissu, ou de cette tendance continuelle à la contraction, qui est indépendante de l'action des nerfs et de la propriété irritable musculaire, et même de la vie qui n'est réellement attachée qu'à l'organisation, et qui pour cela n'a de terme que dans la putréfaction. Dans l'état de repos des muscles, lorsque la volonté cesse de les exciter, dans le sommeil, elle agit seule, tient en équilibre leur action, et maintient les membres dans cet état moyen, qui est l'effet de leur antagonisme. Elle est influencée par la vie, quoiqu'elle n'y soit pas spécialement liée. Très-développée dans le jeune homme dont les muscles sont fermes, serrés, et point mobiles sous la peau, elle l'est moins dans les femmes, les enfans, les constitutions débiles où les

(1) On peut consulter le beau tableau que le cit. *Pinel* a tracé de cette maladie dans son *Traité de la manie*.

muscles offrent peu de fermeté, peu de résistance; elle s'affoiblit dans le vieillard dont le système musculaire est flasque et lâche. On sent cette flaccidité sous la peau dans les jumeaux, le fessier, le biceps, etc., que le moindre mouvement fait vaciller à cet âge : c'est qu'alors le muscle qu'elle ne fait plus contracter suffisamment , est pour ainsi dire trop long pour l'espace qu'il remplit. L'affoiblissement de cette propriété est sensible dans la section transversale des muscles : en effet on observe que la rétraction est plus considérable dans le jeune homme que dans le vieillard.

La paralysie qui anéantit la contractilité animale dans les muscles qu'elle affecte, paroît affoiblir un peu cette propriété. C'est à cela qu'est due la distorsion de la bouche, du côté sain, dans la paralysie de la face : les muscles paralysés ne peuvent alors contrebalancer l'action de leurs antagonistes. Mais cette propriété n'est pas détruite dans ce cas, car la distorsion devient bien plus considérable dans les mouvemens de la face, ce qui prouve que l'équilibre étoit en partie maintenu dans l'état de repos. La chute de la paupière supérieure est l'effet de la paralysie du muscle qui la relève. Le strabisme paroît dû à l'affection paralytique d'une partie des muscles qui meuvent l'œil.

L'affoiblissement de la contractilité de tissu est plus marqué encore dans les fièvres adynamiques, qui paroissent porter sur la vie et sur la texture musculaire une influence délétère. La prostration horizontale est due alors au peu d'énergie des muscles fléchisseurs, qui n'ont point la force de surmonter le

poids des membres. L'affaissement des traits de la face tient à la même cause; l'atonie des muscles qui expriment la physionomie; un air de stupeur, d'abattement; l'affaissement des traits; la couleur pâle, livide de la face; les yeux larmoyans, chassieux, pulvérulens, ternes; la cornée flétrie, ridée; les lèvres sèches; les dents sales et les gencives salies d'un gluten brun; la langue encroûtée, noire, fuligineuse, ne pouvant s'avancer; la bouche béante; l'haleine fétide; les taches livides, noirâtres de la peau; les vergetures pourprées, livides, sont les traits qui caractérisent les fièvres adynamiques. (STOLL, *aph.* 489.)

Il est des maladies qui présentent dans leurs symptômes une irrégularité et une variabilité remarquables: telles sont assez généralement les maladies nerveuses, mais spécialement quelques-unes de ces affections. La face prend alors une expression également irrégulière et variable, qui affecte ses différens systèmes ensemble ou alternativement. C'est ce qu'on observe dans l'hystérie, dont les accès sont marqués par des bâillemens, la pâleur et la rougeur alternative du visage, des pleurs involontaires, ou des éclats de rire sans sujet de joie; tantôt et successivement l'expression et les accens du désespoir, ou les dehors de la gaîté; l'empreinte d'une tristesse profonde; un air de consternation, ou un visage calme et serein. Lorsque les accès sont violens, et que le resserrement spasmodique de la gorge produit la suffocation, le cou et la face s'enflent considérablement, et celle-ci devient d'un rouge violet; quelquefois mouvemens convulsifs de la face et des yeux, ou

insensibilité et immobilité absolues, la pâleur et le froid de la mort.

Des symptômes très-variables, le trouble ou un développement irrégulier des forces vitales, caractérisent les fièvres ataxiques : tels sont un air d'étonnement, d'indifférence, ou de tristesse et de consternation ; l'œil insensible à la lumière, ou la fuyant et ressentant vivement son impression; la cornée opaque, quelquefois d'une blancheur perlée ; les pupilles dilatées, surtout dans l'enfance ; des larmes involontaires ; la langue sèche, aride, gercée, crispée, tremblotante : elle est ordinairement d'un rouge vif pendant le jour dans les fièvres lentes nerveuses ; souvent roideur tétanique des mâchoires ; le visage jaunâtre, terreux, quelquefois pâle, et un instant après la face se colore et s'anime ; la chaleur se manifeste surtout aux pommettes, et alors le nez et les oreilles sont froids.

Expression de la face des mourans.

Hippocrate a tracé avec autant de précision que de vérité, dans son premier livre des pronostics, le tableau de la face des mourans. Le nez aigu, les yeux caves, les tempes déprimées, les oreilles froides et contractées, et leur lobe renversé; la peau du front dure, sèche et tendue, et la couleur de la face d'un vert pâle, noire, livide ou plombé : tels sont les signes qu'il donne comme annonçant une mort prochaine.

Cette altération des traits du visage est due au relâchement des muscles qui les expriment. Que les muscles qui avoisinent le nez se relâchent, cet organe

fait plus de saillie, ses ailes se rapprochent, et il paroît aigu. Si la tension de l'orbiculaire des paupières diminue, elles s'affaissent, et l'œil se cave; l'atonie des buccinateurs fait que les joues se creusent et que les pommettes deviennent saillantes; la bouche s'ouvre, devient béante, les tempes se dépriment par le relâchement des muscles qui élèvent la mâchoire inférieure.

Mais cet état de la face ne se présente pas constamment et au même degré dans les derniers instans de la vie. Il varie suivant l'âge, les divers genres de mort, les maladies qui ont précédé, et suivant différentes circonstances.

La face change peu à la mort dans l'enfance, parce que les traits n'étant que foiblement exprimés à cet âge, les changemens qu'ils éprouvent doivent paroître moins sensibles, et que la couche épaisse de tissu cellulaire et de graisse qui soulève et soutient alors la peau du visage, empêche son affaissement. Les muscles de l'adulte vigoureux conservent à la mort plus de tension et de fermeté que ceux du vieillard, qui, plus lâches et plus flasques, s'affaissent et se déplacent plus aisément : aussi l'altération des traits est-elle plus remarquable à cet âge.

On doit distinguer relativement aux maladies deux espèces de mort. Les unes sont promptes et font cesser subitement les phénomènes de la vie; les autres n'arrivent que lentement et ne s'éteignent que par degrés.

Dans toute mort subite déterminée, soit par une lésion violente du cerveau, comme dans l'apoplexie, la commotion, la compression, l'épanchement, etc.; soit par une affection du cœur, comme dans une grande

syncope, une plaie, un anévrisme rompu; soit par une cessation d'action du poumon, comme dans l'asphyxie par le vide, la strangulation, la submersion, etc., la mort générale précède la mort partielle. Les grandes fonctions de l'économie qui sont intimement liées à la vie et sans lesquelles elle ne sauroit subsister, l'action du cœur, du poumon et du cerveau cessent; et l'homme est mort, que ses organes vivent encore isolément. L'irritabilité, la digestion, l'absorption, l'exhalation et la nutrition, s'exercent encore pendant quelque temps; les alimens sont digérés, les fluides que l'on injecte dans la cavité abdominale d'un animal sont absorbés; la barbe, les cheveux et les ongles croissent encore après la mort. Les muscles se contractent sous le stimulus qui les irrite. Ils conservent dans cette mort leur contractilité de tissu, ainsi que la tension et la fermeté qu'ils recoivent de cette propriété: aussi les traits de la face qu'ils expriment, n'éprouvent-ils pas d'altération sensible. La pâleur ou la lividité du visage sont les seuls changemens qui surviennent alors.

Dans les morts lentes au contraire, dans celles surtout qui succèdent aux maladies longues, la mort partielle précède la mort générale; chaque fonction languit, chaque force vitale s'éteint peu à peu, avant que la cessation de leur ensemble, qui constitue la mort générale, ne survienne. Lorsque cette mort arrive, aucune des vies propres à chaque organe ne reste. Toute contractilité animale et organique est détruite dans les muscles; c'est en vain qu'on les irrite, leur contractilité de tissu sensiblement affoiblie, les laisse dans un état de relâchement et de flaccidité qui produit

cet affaissement des traits qu'on observe dans cette mort.

Les fièvres adynamiques, ataxiques, adénonerveuses, qui portent une influence délétère sur les forces de la vie qu'elles affoiblissent ou détruisent souvent en très-peu de temps, font éprouver à la face la même altération, mais d'une manière plus prompte. Elle est un peu moins sensible dans les maladies qui, telles que l'angine, la péripneumonie, l'hydropisie cellulaire, etc., sont accompagnées du gonflement et de la bouffissure du visage, parce que l'état des muscles ne peut aisément s'apercevoir au-dessous de la peau qui est alors tendue et soulevée.

Les muscles se présentent encore dans des états différens à la mort, suivant la manière dont la vie s'est terminée. Lorsque l'on meurt dans les convulsions, les muscles restent roides et contractés, et les traits de la face conservent la même tension. Ils sont affaissés ainsi que les muscles, si la mort est survenue sans trouble, et par le simple épuisement des forces de la vie.

Ces considérations me paroissent utiles pour apprécier les signes que fournit l'observation de la face. Elles font sentir que le même degré d'altération des traits du visage peut indiquer un danger plus ou moins grand, suivant les circonstances où elle se présente. Les approches de la mort n'ont pas sur la face de l'enfant une expression aussi prononcée que celle qu'elles offrent dans un âge plus avancé. L'altération de la face produite par l'épuisement et la maigreur dans les maladies longues, annonce moins de danger que celle qui est due à la chute ou à l'extinction des

forces vitales dans les fièvres adynamiques : elle est peu redoutable, comme l'indique *Hippocrate*, si elle survient à la suite d'évacuations excessives, de veilles ou de l'inanition, et si elle ne persiste pas au-delà d'un jour ou deux.

Du pronostic de la face.

J'ai cru devoir terminer cet Essai en recueillant des différens écrits d'Hippocrate quelques-uns de ses pronostics sur la face; ils sont fondés sur des observations dont chaque jour confirme la justesse, et peuvent servir d'appui aux réflexions que j'ai faites sur les divers états de la face dans les maladies : ils me semblent être une conséquence générale des faits que j'ai exposés.

Il paroît qu'Hippocrate regardoit la considération de la face comme fort importante dans les maladies, puisqu'il dit dans le 6e. liv. des épid. sect. 2, text. 34: *faciem optimam esse in ingentibus malis signum bonum ; ast contra in parvis malis, faciem non bonam, malum.*

L'état de santé est le type auquel on doit comparer tous les signes des maladies, pour juger du présage plus ou moins favorable qu'ils peuvent présenter. « On considérera d'abord si le visage du malade est semblable à ceux des gens en santé, surtout s'il est le même qu'avant la maladie; car il est alors le meilleur qu'il puisse être: mais plus il s'éloignera de cet état, plus il y aura de danger. » Hipp. *pron.* 1 (1).

---

(1) Traduction de Villebrune.

Il est avantageux cependant que le visage des malades s'exténue en raison de la violence et de la durée de la maladie. « Si le corps des fébricitans reste extérieurement dans le même état, sans maigrir proportionnellement à la force de la fièvre, ou si au contraire il maigrit plus qu'il ne doit, c'est un mal; car le premier cas indique une longue maladie, et le second beaucoup de foiblesse. » Hipp. *sect.* 2, *aph.* 28.

La vive rougeur de la face annonce, en général, dans les fièvres aiguës, des céphalalgies ardentes, lancinantes, gravatives; elle fait craindre ou indique la frénésie. « Le visage haut en couleur et l'air hagard, sont un très-mauvais signe, et dans ce cas la contraction du front annonce la frénésie. » Hipp. *prorrh.* 49, *lib.* 1, *et coac.* 213.

La rougeur de la face, lorsqu'elle est critique, annonce ordinairement l'hémorragie du nez. Elle est alors surtout sensible autour de cet organe, et si elle est plus marquée sur l'un des côtés de la face, c'est de la narine de ce côté que le sang s'écoulera. « Ceux qui dans une fièvre aiguë ont un mal de tête, la vue obscurcie ou voient des bluettes, mais non des nuages obscurs, et qui au lieu de douleur au cardia, sentent une tension à l'hypocondre droit ou gauche, sans douleur et sans inflammation; ces sujets, dis-je, doivent s'attendre à un saignement de nez au lieu de vomissement. Cette hémorragie arrivera plutôt chez les jeunes sujets, mais moins dans ceux qui ont trente ans au plus : il faut s'attendre à des vomissemens dans ceux-ci. » Hipp. *pronos.* 158, *coac.* 142 *et* 168.

Quelquefois cette rougeur est l'indice d'un abcès critique vers les oreilles. « Dans ceux qui ont la face très-rouge contre leur ordinaire, si le sang ne coule pas des narines ou ne coule qu'en petite quantité, on doit s'attendre à un abcès. » *Epid.* 6, *sect.* 2; et dans ses *prorrh.*, *lib.* 1, *text.* 165, il dit : l'assoupissement, les anxiétés, les hypocondres douloureux, de petits vomissemens, présagent des tumeurs près des oreilles, mais il faut bien prendre garde à l'état du visage. Tels sont, selon *Galien*, les signes de la face qui les indiquent : *rubor, tumor præter naturam, oculorum humiditas, caliginosa visio et quæcumque talia. Comm. prorrh.* 165. Les rougeurs autour des oreilles précédées de douleur, qui surviennent dans les fièvres, annoncent l'érysipèle de la face. *Coac.* 188.

La rougeur des joues est un des signes de la péripneumonie; lorsqu'elle est habituelle dans les maladies longues et dans les phlegmasies du poumon, elle annonce la suppuration ou la phthisie. Hippocrate l'indique dans son 99e. pron., où il trace les signes de cette maladie.

Il regarde la lividité du visage comme d'un très-mauvais augure. *Coac.* 212. Si la paupière se recourbe ou si elle est très-ridée, ou si elle est livide ou pâle, de même que les lèvres ou le nez, avec le concours des autres signes indiqués, sachez que le malade est prêt de mourir. *Pron.* 7. C'est encore un signe mortel que d'avoir les lèvres totalement relâchées, pendantes, froides et blanchâtres. *Pron.* 8.

Ces pronostics confirment ce que j'ai dit de la coloration de la face dans les maladies.

Les yeux sont toujours l'indice de l'état du corps. *Epidem.* 6, 48. Hippocrate a réuni dans son 5e. pronostic les différens signes tirés des yeux. « En effet, si les yeux fuient la lumière ou larmoient involontairement, s'ils sont renversés ou si l'un est plus ouvert que l'autre, ou si le blanc devient ou demeure rouge, ou s'ils présentent de petits vaisseaux livides ou noirs à leur surface, ou s'il y a une espèce de matière chassieuse à la prunelle, ou s'ils sont sans cesse en mouvement, ou proéminens, ou très-enfoncés, ou si les prunelles deviennent sales ou ternes, ou si la couleur de toute la face est changée, ce sont autant de mauvais signes qui indiquent un état funeste. » Ils se retrouvent dans les *Coac.*, 217 *à* 228.

Ces signes appartiennent à différentes affections. Les yeux rouges, saillans, fuyant la lumière, avec un regard féroce et audacieux, indiquent le délire frénétique. Ils sont proéminens, injectés dans l'angine suffocante, l'apoplexie, etc. Caves et enfoncés, ils annoncent la chute des forces et l'épuisement. Fixes, immobiles, insensibles, obscurcis, chassieux, avec les larmes involontaires, la cornée flétrie, ridée, les veines de la conjonctive noires ou livides, les paupières abattues, rapprochées ou ne laissant voir que le blanc de l'œil, ils accompagnent et indiquent la prostration des forces. Le clignement perpétuel, le renversement, l'agitation irrégulière des yeux, sont des signes des convulsions.

FIN.

LIVRES nouveaux des cit. BROSSON, GABON et Cie. Lib., place de l'École de Médecine, à Paris.

STOLL, Aphorismes sur la connoissance et la curation des fièvres, et Médecine Pratique; nouvelle traduction française par le professeur Mahon, précédée de l'Eloge de Stoll par Vicq d'Azyr, augmentée des notes du traducteur, et des professeurs Pinel et Baudelocque, de deux tables, l'une analytique, et l'autre des matières. Paris, an 9, 4 vol. in-8. br. . . . . 15 fr.

BICHAT (XAV.), Recherches physiologiques sur la vie et la mort. Paris, an 8, in-8. br. . . . . 4 fr. 50 c.

BICHAT (XAV.), Anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine. Paris, an 10, 4 vol. in-8. brochés... 16 fr. 50. c.

BICHAT (XAV.), Traité complet d'Anatomie descriptive. Le premier volume, qui comprend l'ostéologie, est en vente. In-8. br. . . . . 5 fr. Chaque autre partie paroîtra successivement dans le courant de la présente année.

BORDEU, Recherches anatomiques sur la position des glandes, et sur leur action; nouvelle édition, augmentée de réflexions sur différens passages de ce traité, par le docteur Hallé. Paris, an 8, in-12 br. . . . . . 2 fr. 50 c.

BORDEU, Recherches sur les maladies chroniques, nouvelle édit. augmentée de la vie de l'auteur et de notes physiologiques, par Roussel. Paris, an 8, in-8. br., 3 fr. 75 c.

TISSOT, Fièvres bilieuses; traduit du latin, avec quelques additions, par Mahot. Paris, an 8, in-12 br. 2 fr. 50 c.

PINEL, Médecine clinique, avec une nouvelle Méthode de tracer la constitution médicale suivant l'ordre des saisons et des années. An 10, in-8. br. . . . . 6 fr.

HUSSON, Recherches historiques et médicales sur la Vaccine. Seconde édition. Paris, an 9, in-8. br. . 1 fr. 50 c. Avec la figure, en couleurs naturelles, . . . 2 fr. 75 c.

HUSSON, Essai sur une nouvelle doctrine des tempéramens, seconde édition, Paris, an 10, in-8. br. . . . . . . 1 fr.

CAZE (la), Idée de l'homme physique et moral, pour servir d'introduction à un traité de médecine, nouvelle édition. Paris, an 7, in-12 br. . . . . 2 fr. 50 c.

Celsi (A. Corn.), De re medicâ libri octo. Parisiis, 1772, in-12, pap. fin, br. . . . . 4 fr.

Duvernoy, Dissertation sur l'hystérie. Paris, an 9, in-8. broché. 1 fr. 25 c.

Fothergill, Conseils aux femmes de 45 à 50 ans, ou conduite à tenir lors de la cessation des règles; traduit par le docteur Petit-Radel, seconde édit. Paris, an 8, in-8. br. . . . . 75 c.

Gouiffes, Essai de théorie sur la digestion, ramenée à l'état actuel des sciences physiques. Paris, 1796, in-12 broché. . . . . 75 c.

Lafon, Philosophie médicale, ou principes fondamentaux de la science et de l'art de maintenir et de rétablir la santé de l'homme, Paris, an 6, in-8. br. . . . 3 fr.

Woodwille, Rapport sur le Cowpox ou la petite vérole des vaches, et sur l'inoculation de cette maladie, considérée comme pouvant être substituée à la petite vérole; traduit de l'anglais par Aubert, D. M. Paris, an 8, in-8. broché. . . . . 2 fr. 25 c.

Quarin (Joseph), Traité des fièvres et des maladies inflammatoires, trad. du latin sur l'édition de Vienne de 1781, avec des notes du traducteur; par J. B. Émonnot, docteur en médecine. Paris, an 8, 2 vol. in-8. br. 5 fr. 50 c.

Olivaud, de l'Infanticide et des moyens que l'on emploie pour le constater; dissertation médico-légale dans laquelle on expose les soins indispensables à l'enfant nouveau-né. Paris, an 10, in-8. br. . . . . 1 fr. 25 c.

De l'Imprimerie de J. A. BROSSON, rue Pierre-Sarrazin, nº. 7.